



Louis pi Natole

Un siècle en gâtine, des loups à la lune

Textes :

Jean-François MINIOT (Arcup) et Hubert FOUILLET

sauf extraits de :

"Mémoire Statistique du Département" du baron C.F.R. Dupin, préfet des Deux-Sèvres (1801)

"Le Feu" de Henri Barbusse (Prix Goncourt 1917)

"Les Charrier du Pas-de-Pierre" de Jeanine Picard-Chevallier

"Voyage au fond de mon Pays" (création Arcup 1977)

(les textes en poitevin sont transcrits suivant la graphie qu'utilisait l'Arcup au moment de leur écriture)

Scénario :

Atelier d'écriture Association **Randonnées gâtinaises**

Mise en scène :

Jean-François MINIOT (Arcup)

Création :

RANDONNÉES GÂTINAISES - ADILLY (79)
juillet 1997

Arcup - 17 allée du Midi - 79140 CERIZAY - Tél : 05 49 80 02 51 (répondeur)

Courriel : arcup.asso@wanadoo.fr

Site Internet : <http://arcup.pagesperso-orange.fr/>

Blog Guillannu : <http://guillannu.blogspot.fr/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/asso.arcup>

Louis pi Natote

Un siècle en Gâtine, des loups à la Lune

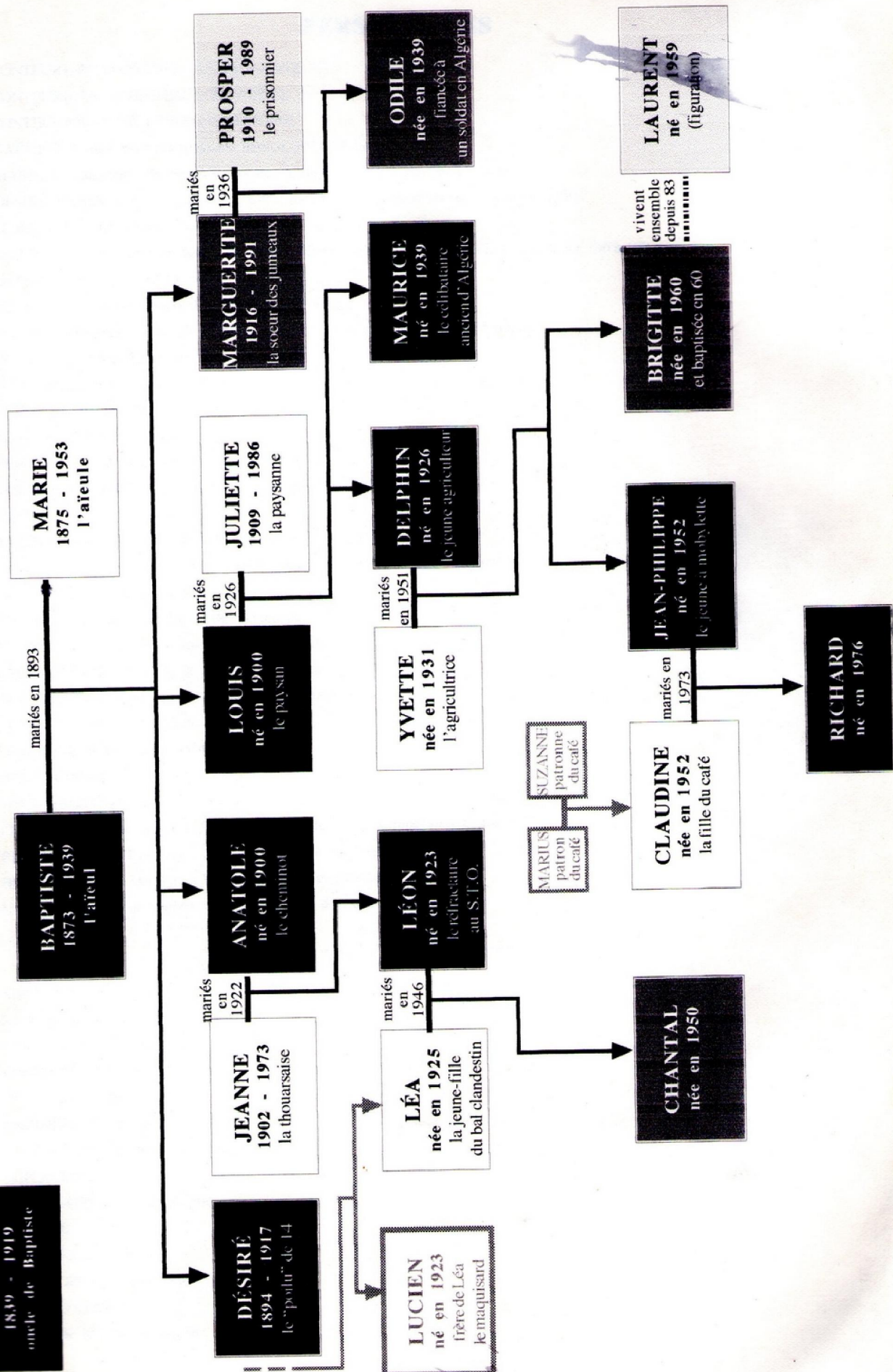
texte du spectacle



**Randonnées
Gâtinaises**

arcup

TONTON GUSTE
1839 - 1919
oncle de Baptiste



PERSONNAGES

- CONTEUR (OU CONTEUSE) 1 : MENEUR DE JEU.
- CONTEUR (OU CONTEUSE) 2 : L'ÉRUDIT(E).
- CONTEUR (OU CONTEUSE) 3 : LA MÉMOIRE.
- BAPTISTE, l'aïeul, père des jumeaux, paysan. (19 à 63 ans).
- MARIE, l'aïeule, mère des jumeaux, épouse de Baptiste, paysanne. (39 à 76 ans).
- DÉSIÉ, fils aîné de Baptiste et Marie, soldat lors de la 1^{ère} guerre mondiale (tué en 1918).
- LE JEUNE DÉSIÉ (Désiré à 6 ans).
- ANATOLE, un des jumeaux, fils de Baptiste et Marie. (il s'engagera dans les Chemins de fer. (36 à 100 ans).
- LE JEUNE ANATOLE, 12 à 18 ans.
- JEANNE, thouarsaise, épouse d'Anatole. (34 à 58 ans).
- LOUIS, un des jumeaux, fils de Baptiste et Marie. Il reprendra la ferme. (22 à 100 ans).
- LE JEUNE LOUIS, 12 à 18 ans.
- JULIETTE, épouse de Louis (23 à 51 ans).
- MARGUERITE, fille benjamine de Baptiste et Marie. (16 à 30 ans).
- MARGUERITE BÉBÉ (1 an).
- PROSPER, mari de Marguerite, prisonnier en 40. (26 à 36 ans).
- DELPHIN, fils aîné de Louis et Juliette. Agriculteur. (16 à 74 ans).
- DELPHIN ENFANT, 6 à 10 ans.
- YVETTE, amie puis épouse de Delphin. (15 à 29 ans puis 69 ans).
- LÉON, fils de Jeanne et Anatole, réfractaire au S.T.O (19 à 23 ans puis 77 ans).
- LE JEUNE LÉON, 13 à 16 ans.
- LÉA, amie puis épouse de Léon. (18 à 35 ans puis 75 ans).
- LUCIEN, frère de Léa. jeune maquisard. (19 à 23 ans).
- CHANTAL ENFANT, fille de Léon et Léa, 10 ans.
- MAURICE, fils cadet de Louis et Juliette. célibataire, soldat en Algérie en 1960, 21 ans puis 61 ans.
- MAURICE ENFANT, 3 à 7 ans.
- ODILE, fille de Marguerite et Prosper, 21 ans.
- ODILE ENFANT, 7ans
- JEAN-PHILIPPE, fils de Delphin et Yvette, patron du café en 1986, 17 à 48 ans.
- CLAUDINE, fille de Marius et Suzanne, épouse de Jean-Philippe, 17 à 48 ans.
- RICHARD, fils de Jean-Philippe et Claudine, 10 ans.
- BRIGITTE, fille de Delphin et Yvette, soeur de Jean-Philippe, 26 à 40 ans.
- LAURENT, copain de Brigitte, 27 à 41 ans
- MÉLINA, l'accoucheuse.
- LA BOHÉMIENNE.
- CATHERINE, jeune servant.
- PREMIÈRE VOISINE.
- DEUXIÈME VOISINE.
- TROISIÈME VOISINE.
- GUSTAVE, Patron du café de 1900 à 1922.
- LE PERCEPTEUR.
- LE BRIGADIER de Gendarmerie.

- LE CURÉ.
- CHARLES, le sacristain.
- FRANÇOIS, maréchal-ferrand.
- L'INSTITUTEUR.
- PREMIER ÉLÈVE, un garçon.
- DEUXIÈME ÉLÈVE, un garçon.
- TROISIÈME ÉLÈVE, un garçon.
- ANTONIN, ami de Désiré, soldat en 1918.
- BOURGEOIS, employé à la sous-préfecture.
- LA BOURGEOISE.
- FLORIMOND, garde-champêtre.
- ÉMILE, facteur.
- TONTON GUSTE, vieil oncle de Baptiste.
- L'INSTITUTRICE 1944.
- MARIUS, patron du bistrot 1943-1969.
- SUZANNE, épouse de Marius.
- BUVEUR 1944.
- PREMIER SOLDAT ALLEMAND.
- DEUXIÈME SOLDAT.
- TROISIÈME SOLDAT.
- BUVEUR 1986.

FIGURATION

- GAMINS DU VILLAGE 1900.
- PAYSANS ET PAYSANNES 1906.
- GENDARMES 1906.
- GARÇONS, élèves de l'école en 1912.
- BATTEURS 1914.
- PAYSANS 1922.
- GARÇONS ET FILLES, élèves de l'école en 1944.
- INVITÉS DE LA NOCE 1946
- JEUNES DANSEURS ET DANSEUSES 1943.

LOUIS PI NATOLE un siècle en Gâtine, des loups à la lune

Textes :

Jean-François Miniot et Hubert Fouillet sauf extraits de :
"Mémoire Statistique du Département" du baron C.F.R. Dupin, préfet des Deux-Sèvres (1801)
"Le Feu" de Henri Barbusse (Prix Goncourt 1917)
"Les Charrier du Pas-de-Pierre" de Jeanine Picard-Chevallier
"Voyage au fond de mon Pays" (création Arcup 1977)

Scénario :

Marie-Jo Biraud, Pascale Biraud, Sandrine Biraud, Jean-Pierre Chevallier, Hubert Fouillet
Joël Guillon, Jean-Michel Lumineau, Evelyne Mimeau, Jean-François Miniot, Roland Motard
Danièle Pacault, Jean-Pierre Pacault, Annick Pinto, Pascal Pret, Jacky Pret

Préambule

Conteurs et musiciens (1)

Les Musiciens se mettent en place dans le noir.

Musique (Noix + hautbois ou violon : vieil air gâtinais).

Entrée des conteurs sur la musique.

LA MÉMOIRE — 1800. La Révolution est terminée. En Gâtine, la guerre Civile qui a fait rage laisse des champs de runes et des blessures encore vives.

L'ÉRUDIT — 1800. Claude Dupin, premier préfet des Deux-Sèvres et futur baron d'Empire prend ses fonctions dans le département. C'est un fonctionnaire zélé, qui va parcourir chaque année son territoire pour en connaître les pays et les habitants.

LA MÉMOIRE — C'est ainsi qu'il découvrira la Gâtine et les Gâtinais, et voilà ce qu'il en dit...

L'ÉRUDIT (*lisant ou récitant*) — "L'homme a le teint pâle, les cheveux noirs, les yeux petits mais expressifs. Son cœur est généreux mais irascible. Il est hospitalier, juste et d'une fidélité inviolable à ses engagements, mais taciturne à l'excès, méfiant pour tout ce qui vient de l'autorité, fortement attaché au sol qui l'a vu naître et plus encore à la religion de ses pères.

Son humeur mélancolique tient essentiellement au pays qu'il habite. Il vit isolé dans sa chaumière, ne voyant autour de lui aucune habitation. S'il sort pour cultiver son champ, il y est encore seul : de larges fossés, des haies impénétrables lui interdisent la vue de ses semblables. Il n'a d'autre société que celle de ses bœufs, à qui il parle sans cesse, et pour qui même il fait des chansons."

Musique (Chant de rôdage).

MENEUR DE JEU (*intervenant dans le public (?) puis gagnant l'aire de jeu*) — Stop ! Arrêtez tout ! Allez, on arrête tout ! Fin de la musique ! J'ai dit "fin de la musique" ! Non mais !

LA MÉMOIRE — Quoi... Que se passe-t-il ?

LE MENEUR DE JEU — Quoi ? Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que c'est que cette Gâtine dont vous nous parlez ? Pas la mienne en tout cas !

L'ÉRUDIT — Celle que le préfet Dupin...

LE MENEUR DE JEU (*s'enflammant*) — Ma gâtine à moi, c'est une mosaïque de couleurs : le vert franc des prés de pâture aux premiers jours du printemps, les bruns d'argile des chemins qui luisent après l'averse, l'or des genêts, et toutes les nuances de roux qui s'emparent lentement des bois, des guérets, des palisses à l'approche de l'automne.

Ma Gâtine à moi, c'est une infinité de senteurs, de sons, de goûts : la pomme que l'on croque à belle dent, l'odeur forte des chemins couverts de feuilles mortes qui s'exhale sous les pieds du randonneur ou la roue du VTTiste, le chant des tronçonneuses au plus noir de l'hiver...

L'ÉRUDIT — Tu t'égares

LE MENEUR DE JEU (*reprenant ses esprits*) — Oui. Bon. La Gâtine, en tout cas, c'est bien plus que n'en dit votre préfet. Reprenons.

L'ÉRUDIT — 1815...

LE MENEUR DE JEU — Ah non ! Vous n'allez pas leur infliger l'almanach, tout de même ! Allez, on passe, on passe... (*montrant le public*) Ils ne sont pas venus pour ça. Tiens, j'en vois un qui dort déjà ! (*au public*) Restez assis, ça va commencer. (*aux autres conteurs*) Au fait, au fait ! Il est bien temps que commence notre histoire ! Reprenons à... (*il sort son texte de sa poche, feuillette un grand nombre de pages puis s'arrête sur l'une d'entre elle*) Reprenons à... 1891.

L'ÉRUDIT — 1891. Le dix-neuvième siècle touche à sa fin. En cent ans, l'histoire s'est accélérée. Ce fut un siècle étonnant, qui inventa le chemin de fer...

LE MENEUR DE JEU — ...et le timbre-poste !

L'ÉRUDIT — la production électrique...

LE MENEUR DE JEU — et l'école obligatoire !

L'ÉRUDIT — la police organisée...

LE MENEUR DE JEU — et la photographie !

L'ÉRUDIT — un siècle qui vit défiler deux empereurs, trois rois, deux républiques...

LA MÉMOIRE — Mais tout au long de ces années, la Gâtine n'a pas beaucoup changé.

LE MENEUR DE JEU — Et puis il y a les loups !

LA MÉMOIRE — Redoutée pour sa force, sa ruse, sa cruauté, la Bête n'a pas encore totalement disparu. Ici ou là, les loups se promènent par bande en plein midi et, faute d'arme en suffisance, leur audace demeure impunie. Ils s'attaquent au bétail, parfois même aux bergers.

L'ÉRUDIT — Une prime est accordée aux chasseurs pour la destruction des carnassiers. Modique pour un louveteau, elle devient importante dès lors qu'une louve pleine est abattue.

LE MENEUR DE JEU — En cette fin d'hiver 1891, malgré les efforts des autorités, des loups peuplent toujours les vastes étendues de bois et de taillis.

Scène 1 : 1891 - les loups

- Baptiste, la Bohémienne.

Apparition en lointain d'une lumière ténue : celle d'une lanterne à bougie. Baptiste, tenant la lanterne ainsi qu'un bâton, un sac sur l'épaule, approche de l'avant-scène en fredonnant un air.

BAPTISTE — Bonjour belle bergère
Bonjour belle bergère
N'as-tu pas peur do louc
Dondai ne ma dondaine
Do louc, ah ! tous les jours
Dondai-ne ma dondé.

Hurlements de loups mêlés à des appels (voix féminine) : "Au secours ! A l'aide".

BAPTISTE — Fan d'yarce ! Les loucs !

Baptiste avance prudemment, son bâton en avant. On distingue une femme jeune, grimpée sur une croix de chemin (lumière faible à contre-jour) environnée d'ombres. Grognements des loups.

BAPTISTE — Ayez pas pou !

Baptiste enflamme l'extrémité de son bâton et essaie d'avancer. Grognements furieux. Baptiste recule. Il ouvre alors son sac et en sort une veuze. Il gonfle la poche et le bourdon retentit. Il joue quelques notes et les grognements cessent.

BAPTISTE — Vous pouvez descendre...

LA BOHÉMIENNE — Ils sont partis ?

BAPTISTE — M'ét avis.

La bohémienne descend du calvaire et rejoint Baptiste.

BAPTISTE — Eh bé, ma drôlière. Ol ét pas ine ure per courir les bois ! Pi tiète nèt, ol ét qu'o fait grous nèt ! (*Il la dévisage, et recule d'un pas*) Dame, i créyais bé que les galipotes aviont pas pou dos loucs ! Ol en a même qui disont qu'ol ét vous qui les commandez...

LA BOHÉMIENNE — Je sais tout ce qu'on raconte sur nous. (*Elle lui prend les mains*) Merci jeune homme, tu m'as sauvé la vie.

BAPTISTE — Bon. O me faut y aller, asture. Déjà que la veillée a pas fini de boune ure... Demain, à la ferme l'ouvrage attendra pas ! Vous pouvez être tranquille, les loucs revindront pas de sitôt !

LA BOHÉMIENNE — Attends ! Fais voir ta main, Baptiste ! Tu t'appelles Baptiste n'est-ce pas ?

BAPTISTE — Comment vous o savez ?

LA BOHÉMIENNE — Donne ta main ! (*elle prend sa main*) Voilà une main qui raconte bien des choses.

BAPTISTE (*retirant sa main*) — Dame, ol ét une main de travailleur. Tout ce qu'a raconte, ol ét qu'i sés pas un feignant.

LA BOHÉMIENNE (*plus pressante*) — Donne ta main ! (*il redonne sa main*) Je vois une terre...

BAPTISTE (*entre inquiétude et incrédulité*) — Ol at bé moyen : i sés pésan ?

LA BOHÉMIENNE — Je vois un mariage.

BAPTISTE (*incrédule*) — Per sûr : i sés per me fiancer. Marie qu'a s'appelle.

LA BOHÉMIENNE — Je vois un fils. Un beau jeune homme. Il ne vieillira pas.

BAPTISTE (*cherchant à retirer sa main*) — Suffit, asture !

LA BOHÉMIENNE — Attends. Il y en a deux autres. Des jumeaux. Ils naîtront dans un autre temps, ils connaîtront un autre monde. Ils verront voler les humains bien plus haut que les oiseaux de passage, ils dompteront des chevaux de métal pour mettre à jour des terres Inconnues, ils engrangeront des moissons de savoirs, de l'autre bout du monde des voix leur parleront de la misère qu'ils ne connaîtront plus, ils vivront assez vieux pour conter leur histoire aux enfants de leurs petits-enfants. Poursuis ton chemin, Baptiste, les tiens ont un avenir. (*elle disparaît dans la nuit*).

Baptiste reste un instant seul, immobile. Puis il reprend ses esprits et sa route. Il sort de l'aire de jeu.

Reprise de la musique.

Première époque : la naissance du Siècle (1900-1914)

Conteurs et musiciens (2)

MENEUR DE JEU — Cette nuit-là, Baptiste trouve difficilement le sommeil. Trop de choses encombrant son esprit. Il y a d'abord cette vieille histoire que lui contait sa mère quand il était petit, une histoire de musicien attaqué par les loups qui les avait chassés au seul son de son instrument. Il y a aussi les paroles mystérieuses de la bohémienne. Des bêtises ? Hum ! Allez savoir avec ces gens-là...

LA MÉMOIRE — Toujours est-il que le 5 avril 1893, Baptiste - 20 ans tout juste - épouse Marie, sa fiancée, de deux ans sa cadette, dans la petite église de la paroisse gâtinaise où son père est fermier. Comme c'est la coutume, Baptiste demeure chez ses parents. Le jeune couple doit partager avec eux l'unique grande pièce commune de la ferme, avec sa table au milieu, sa large cheminée de granit, et ses lits dans les coins. Les ardeurs amoureuses du jeune ménage doivent s'accomoder du manque d'intimité que leur impose la présence, là, à quelques mètres, des anciens qui dorment.

MENEUR DE JEU (*coquin*) — Hum ! Qui ne dorment pas toujours ! Quand les étreintes se font trop sonores, la vieille sait se manifester d'un raclement de gorge bien appuyé !

LA MÉMOIRE (*avec sérieux*) — Deux ans plus tard, Marie met au monde un fils qu'on nomme Désiré car il l'est vraiment. Le vieux meurt peu après d'une mauvaise toux qu'il avait contractée bien des années plus tôt pendant la guerre des Prussiens. Alors c'est un temps de travail, de peine et trop souvent de misère. On ne mange pas beaucoup de viande. Le jeune Baptiste devenu maître de la ferme ne ménage pas son labeur. Marie le seconde avec courage, surtout quand la vieille meurt à son tour. Marie est à la maison, Marie est aux champs, Marie est partout. Quand elle se retrouve de nouveau grosse d'un enfant, on doit embaucher une servante, une petite jeune fille nommée Catherine. Nous sommes alors en 1899.

L'ÉRUDIT — Les derniers mois de l'année 1899 sont fébriles.

MENEUR DE JEU — Pensez donc ! Un siècle qui s'achève, un siècle qui commence.

L'ÉRUDIT — Dans les villes on parle d'avenir et de progrès, d'espoir et de bonheur.

LA MÉMOIRE — Mais dans les fermes de Gâtine, ce premier janvier 1900 est un jour d'hiver comme tant d'autre.

MENEUR DE JEU — Excepté chez Baptiste, où Marie s'apprête à mettre au monde son deuxième enfant.

LA MÉMOIRE — En ce temps-là, toute femme qui accouche a un pied sur terre et l'autre dans la tombe.

Scène 2 : 1900 - accouchement paysan

- Baptiste, Marie (voix off), le Jeune Désiré (6 ans), Mélina, 1^{ère} voisine, 2^{ème} voisine, 3^{ème} voisine, le Curé, Catherine, Gamins du village.

Dans la grande pièce de la ferme, le jeune Désiré s'amuse avec une toupie en bois. Tout à coup, un cri.

MARIE (voix off) — Catherine ! Catherine !

Catherine traverse la pièce et disparaît dans la direction d'où sont venus les cris. Elle revient bientôt.

CATHERINE (affolée) — Désiré, va cri tin père !

LE JEUNE DÉSIRÉ — Maman est malade ?

CATHERINE — Dépêche-tu ! Pi après tu t'en iras dire à la vieille Mélina qu'o faut qu'a vienne tout de suite. Allez, cours, mon drôle ! Prend par le champ do patis, tin père est dans les bas. Et traîne pas en chemin !

Désiré sort.

CATHERINE (restée seule, inquiète) — Me v'là bé, asture. Si s'ment i savais qui qu'o faut faire...

Arrivée des voisines.

1^{ère} VOISINE — Qui qu'ol at, ma pauvre Catherine ? I nous en allions au lavou pi i ons vu le drôle détalé comme si que l'avait le fu au dar !

CATHERINE — Ol ét la patronne. I crés qu'ol ét per anét. Désiré est parti prévenir le patron.

MARIE (off) — Catherine !

2^{ème} VOISINE — Doux Jésus ! (*à Marie*) Tracasse-te pas. Marie, i sons là !

1^{ère} VOISINE — O faut prévenir la boune femme Mélina !

CATHERINE — Désiré va y passer. Mais en attendant, ol ét qu'i sais pas qu'y faire...

3^{ème} VOISINE — Bé sûr, bé sûr, ma pauvre Catherine.

1^{ère} VOISINE — Bon. O faut dos draps, dos mouchoès, dos essuie-mains.

3^{ème} VOISINE — Ét pi de quouè per langer le drôle... si Dieu veut qu'o réussisse.

Catherine sort.

1^{ème} VOISINE — I ai de l'eau qu'ét après bouillir dans la cheminée ! I m'en vas la cri.

Elle sort. Catherine revient avec un panier.

3^{ème} VOISINE — Apporte ine chaufferette, avec !

CATHERINE — I en ons une.

2^{ème} VOISINE — Ol en faudra deux. Pour la vieille Mélina. Ol ét là-dessus qu'a s'assit.

3^{ème} VOISINE — I vais voir vour que i en sons rendus. (*elle sort*)

CATHERINE (*sortant une brassière du panier*) — Voilà. Ol était déjà prêt.

2^{ème} VOISINE (*soudain emportée*) — Veux-tu cacher tieu, malheureuse ! Tu sais donc pas qu'o faut pas faire d'apprêt per le drôle, qu'o porte pas chance !

Elle retire les draps du panier et sort vers la pièce où est Marie. Arrivée de Baptiste et de la 1^{ère} voisine. Baptiste pose une marmite d'eau chaude.

BAPTISTE — Comment qu'o va ?

3^{ème} VOISINE (*Venant de la pièce voisine*) — Dame i crés qu'ol at cmencé.

BAPTISTE — Jésus Marie Joseph, faites qu'o réussisse.

Tous se signent, puis Baptiste se risque dans la pièce où se trouve Marie. Long silence, instant d'attente, d'écoute. Cri dans la pièce d'à côté. Regards entre les femmes. Arrivée de Mélina.

MÉLINA — Vour qu'al ét ?

1^{ère} VOISINE — A côté. Baptiste y est rendu.

MÉLINA (*à Baptiste qui sort de la chambre*) — Bon, touè, te restes là ! Tu m'as compris, te restes là ! I veus pas t'avoir dans mes pattes ! (*à la voisine et à Catherine*) O me faut ine bassine propre et pi de l'huile. (*à la voisine 2*) Toi, tu vas m'aider à la coucher par terre. (*Elle chuchote quelques mots à l'oreille de la voisine 3 qui s'en va*).

Baptiste s'assoit et se sert un verre de goutte qu'il avale d'une gorgée. Cris à côté. Il s'en ressert un deuxième tandis que les femmes s'activent : la voisine 1 stérilise une bassine avec la goutte, puis emporte la marmite dans la chambre, Catherine sort un flacon d'huile). Arrivée de Désiré suivi de quelques drôles du village intimidés qui restent à l'extérieur mais cherchent à entendre, à savoir.

LE JEUNE DÉSIRÉ (*s'avançant vers son père*) — Papa... Maman elle est malade ?

BAPTISTE — Mais non, mon petit drôle, ol ét rin... rin...

LE JEUNE DÉSIRÉ — Alors pourquoi qu'a crie, maman ?

MÉLINA (*revenant avec la 2^{ème} voisine*) — Baptiste, ol a ine affaire... (*Elle voit Désiré*) Veux-tu me foutre le camp, toi ! Catherine, te vas me faire le plaisir d'emmener tio drôle, ol est quand même pas dos affaires per lli. Pi ol ét pas non plus dos affaires per une drollère !

2^{ème} VOISINE — Si tu trouves dos drôles dans le village, tu les emmènes avec toué, hein ! Le devont pas entendre, le devont pas savoir...

CATHERINE — Vins, Désiré.

DÉSIRÉ — Désiré, il veut rester avec Papa.

CATHERINE — Vins, i te ferai une petoère.

Catherine sort avec Désiré, voit les enfants curieux et les entraîne avec elle, bon gré mal gré.

MÉLINA — Baptiste, ol a ine affaire qu'o faut qu'i te dise. Ol en a deux. Deux bessins.

BAPTISTE — Dos bessins ? vous en êtes sûre ?

MÉLINA — O promet d'être long.

2^{ème} VOISINE — Pauvre petite Marie !

MÉLINA — Alors écoute-me bé, promettre quèque chose : si tout réussit, faut promettre d'habiller les petits avec les couleurs du Ciel. Faut vouer vos poupons au bleu et au blanc pendant sept ans.

BAPTISTE — Promis.

MÉLINA — Faudra o tenir.

Cri à côté.

1^{ère} VOISINE — Méline ! Méline !

MÉLINA (*à la 2^{ème} voisine*) — Vins, tu vas aider à lui tenir les jambes.

Méline retourne dans la chambre. La 3^{ème} voisine revient, accompagnée du curé. Tandis qu'elle gagne la chambre, le curé s'approche de Baptiste, toujours assis. Baptiste le regarde, terrorisé, hagard.

LE CURÉ — N'aie crainte, mon fils, je suis juste venu pour t'aider à prier.

Baptiste s'effondre sur la table en pleurant.

Conteurs et musiciens (3)

L'ÉRUDIT — L'an mil neuf cent, le premier du mois de janvier sur les quatre heures du soir, par devant nous officier d'état civil de la commune, a comparu (Nom) Baptiste, âgé de 27 ans, profession de fermier, qui nous a présenté deux enfants légitimes de sexe masculin nés ce matin en sa demeure de Marie son épouse âgée de 25 ans, profession de fermière et de lui déclarant, auxquels enfants il a donné les prénoms de Louis, Baptiste, Auguste d'une part et Anatole, Pierre-Marie d'autre part.

Noir progressif sur la scène précédente.

Musique.

LE MENEUR DE JEU — 1900. Le monde change déjà ! À Paris, c'est l'Exposition Universelle et la première ligne du Métropolitain. La "belle époque" !

LA MÉMOIRE — En Gâtine, point de belle époque. Ici, pas de changement brutal. La civilisation paysanne est millénaire, elle se défie de l'Histoire. Vu d'ici, les aléas climatiques et les caprices de la nature sont bien plus préoccupants que les gesticulations parisiennes. L'événement de l'année 1901, ce n'est pas une certaine loi sur la liberté d'association, c'est avant tout l'invasion dramatique des sauterelles qui provoque bien des dégâts.

L'ÉRUDIT — À Paris, les républicains triomphent des monarchistes. La Troisième République s'installe dans la durée. Forte de cette victoire, elle s'en prend à celui qui fut par le passé son adversaire acharné : le clergé. En 1904, l'enseignement est interdit aux congrégations religieuses. L'année suivante, le "petit père Combes", ministre radical et ancien séminariste, fait voter une loi de séparation de l'Église et de l'État qui instaure la laïcité de la République. La République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte. De nombreux catholiques sont scandalisés. Et début 1906, lorsqu'on commence à dresser l'inventaire des biens de l'Église, un climat passionnel s'installe. La colère gronde contre des actions jugées profanatoires.

Scène 3 : 1906 – Les inventaires

- Le curé, Charles le percepteur, le brigadier de gendarmerie, Baptiste, François, l'Instituteur, Gustave, Florimond, 1^{ère} voisine, 2^{ème} voisine, paysans et paysannes, gendarmes.

Au café tenu par Gustave, Baptiste est en grande conversation avec François le forgeron et Charles le sacristain.

CHARLES — Alors Monsieur le Curé m'a dit de bien barrer toutes les portes. Même celle de la sacristie. Et lui, il est resté à l'intérieur.

BAPTISTE — Tu l'as enfermé dans l'église ?

CHARLES — Dame, il a bien fallu.

BAPTISTE — Pi après ?

CHARLES — Le gars est arrivé, le receveur de Parthenay, avec deux gendarmes. Bien sûr, ils ont pu rentrer, et pour cause.

BAPTISTE — Pi après ?

CHARLES — Après, ils ont fait le tour par le presbytère. Porte close.

BAPTISTE — L'ont pas pu rentrer ?

CHARLES — Non. Les gendarmes ont bien essayé de l'enfoncer, mais les gens du bourg commençaient à se rassembler.

FRANÇOIS — J'étais dans ma forge. À un moment, j'ai regardé au dehors. Je me demandais ce qui pouvait se passer sur cette place. Je sors... Ah mon vieux ! On était peut-être cinquante soixante à les regarder faire. Moi, j'avais encore ma masse à la main. Quand ils ont vu ça, ni une ni deux, ils ont tourné les talons et ils ont ripé galoche. Et vite fait, c'est moi qui te le dis ! M'est-avis qu'on les reverra pas de sitôt !

GUSTAVE — Moi, je dis que tout ça n'apportera rien de bon. Ton gars, là, il va revenir.

FRANÇOIS — Alors, tant pi pour lui ! il se fera recevoir, c'est moi qui te le dis ! On va quand même laisser commettre un sacrilège chez nous, dans notre église !

BAPTISTE — Mais, tout compte fait, qui que le venait faire dans l'église, tio gars ?

CHARLES — Soi-disant tout compter... Tout : les bancs, les prie-Dieu, les ciboires, les calices, les bénitiers, les confessionnaux...

FRANÇOIS — Tout compter... tout compter... Tout voler, oui ! Ah, mais on va pas se laisser faire !

BAPTISTE (*voyant arriver l'instituteur*) — Tèse-te donc !

L'INSTITUTEUR (*entrant*) — Bonjour messieurs.

LES AUTRES — Bonjour.

GUSTAVE — Comme d'habitude, monsieur l'instituteur ? Un paquet de gros tabac ?

L'INSTITUTEUR — Comme d'habitude. Et voici pour vous.

FRANÇOIS (*parlant fort, pour être sûr d'être entendu*) — Moi, je dis que la République sans Dieu c'est comme l'école sans Dieu : c'est l'antichambre de l'enfer !

Gêne de Gustave, Baptiste et Charles.

GUSTAVE — François !

BAPTISTE (*bas à François*) — Tape ta goule !

L'INSTITUTEUR — Laissez, Gustave. En République, chacun a le droit de s'exprimer... Tant que la morale et la légalité sont respectés, je ne vois rien à redire. Excusez-moi, messieurs, j'aurais volontiers poursuivi cette conversation

mais le devoir de ma charge de secrétaire de mairie m'appelle sur la place où l'on m'attend pour une cérémonie officielle. Messieurs, je vous salue. *(Il sort)*

FRANÇOIS — Une cérémonie officielle sur la place ? Un 31 mars ? *(Il se lève pour regarder à l'extérieur)* De dieu !

Les trois clients sortent du café, Gustave reste dans l'entrée. Ils assistent à l'arrivée d'un groupe de gendarmes avec le percepteur et le garde-champêtre. Des groupes de villageois se forment incrédules.

VOISINE 1 — OI ét pas vrai ! Les v'là 'core !

VOISINE 2 — Pi tiète foé, le sont pas venus rin qu'à trois !

FRANÇOIS — Attendez-moi ! Ça va pas se passer comme ça !

CHARLES — François, attends !

François s'en va. Il reviendra un peu plus tard armé d'une masse.

Roulement de tambour.

FLORIMON — Avis à la population ! En application de la loi du 9 décembre 1905 sur la suppression des établissements publics de culte, et en particulier l'article 3 qui prévoit l'attribution des biens des dits établissements aux nouvelles associations cultuelles dans un délai d'un an, il a été décidé ce qui suit.

Monsieur Joseph Franchavoine, receveur des contributions de Parthenay, a été missionné afin de procéder dans les plus brefs délais à l'inventaire des biens meubles et immeubles des dits établissements sur le territoire de sa juridiction, ainsi que des biens de l'état, du département ou de la commune dont les mêmes établissements avaient la jouissance.

1^{ère} VOISINE — Et toi, qui qu't'en dis, Florimond ? T'es d'accord avec cheu ?

FLORIMON — Moi, i ai pas à juger... i applique...

2^{ème} VOISINE *(aux autres)* — Faut pas qu'i nous laissions faire !

PERCEPTEUR — Un instant je vous prie... Brigadier ?

LE BRIGADIER — À vos ordres !

PERCEPTEUR — Prévenez ces gens, je vous prie.

LE BRIGADIER — Toute entreprise visant à entraver l'exercice légal de l'Inventaire sera puni de contravention. Toute entreprise visant à détourner des biens mobiliers pour les soustraire à l'inventaire sera considérée comme un abus de confiance et puni comme tel.

PERCEPTEUR — À bon entendeur salut ! Messieurs, procédons.

Les gendarmes font mouvement, mais les gens de la commune, autour de leur curé, s'interposent. Des cris fusent : "Pas d'inventaire !", "Dehors les mécréants !", "Haut les cœurs, comme en 93 !"

L'INSTITUTEUR — Mes amis ! Mes amis ! Un peu de calme ! Il ne s'agit tout de même pas d'un pillage.

LE CURÉ — Monsieur l'instituteur, il s'agit d'une question religieuse, chose qui ne vous concerne aucunement.

LE BRIGADIER — Gendarmes, à mon commandement...

Du groupe des paysans, des armes sont brandies : fourches, bâtons, masse de François.

LE BRIGADIER — En joue !

1^{ère} VOISINE — Vous allez quand même pas nous tirer dessus ?

LE CURÉ *(aux paysans)* — Mes enfants, retirons-nous ! À quoi bon des martyrs puisque la porte est solidement fermée !

Les paysans s'écartent.

PERCEPTEUR — Monsieur le curé, veuillez, je vous prie, me confier les clefs.

LE CURÉ — Je les ai remises tantôt à mon sacristain.

PERCEPTEUR — Qu'on appelle le sacristain.

CHARLES — C'est moi, Monsieur.

PERCEPTEUR — Les clefs.

CHARLES (*fait mine de fouiller ses poches en vain*) — J'ai dû les laisser au café tout à l'heure !

LE BRIGADIER — Gendarmes !

Deux gendarmes se dirigent vers le café.

GUSTAVE (*inquiet pour sa boutique*) — Elles ne sont pas là.

CHARLES — Alors c'est que je les ai perdues.

Rires des villageois.

PERCEPTEUR (*perdant son calme*) — Ah c'est comme ça ? Bon, employons les grands moyens.

Les gendarmes quittent l'aire de jeu au pas de charge.

1^{ère} VOISINE — Vour que le sont partis ?

Les gendarmes reviennent avec une poutre en guise de bélier.

2^{ème} VOISINE — Regarde, l'alont enfoncer la porte !

Désappointement des villageois.

FRANÇOIS (*s'interposant avec sa masse*) — Faudra d'abord me passer sur le corps !

LE BRIGADIER — Gendarmes, saisissez-vous de cet homme !

Malgré sa résistance. François est vite menotté.

FRANÇOIS (*montrant ses menottes tandis que deux gendarmes l'emmènent*) — Regardez, Monsieur le curé, comme je suis heureux. Il me semble que je porte au bras mon chapelet de première communion !

PERCEPTEUR — Allons-y !

Les gendarmes porteurs du bélier prennent leur élan.

Noir.

Conteurs (4)

LA MÉMOIRE — La porte de l'église fut enfoncée. Elle en conserve toujours les cicatrices. François le Forgeron fut emmené par les gendarmes, mais, dans un souci d'apaisement, son arrestation ne fut pas maintenue.

L'ÉRUDIT — En juillet, une loi accorda l'amnistie pleine et entière aux délits et contraventions liés aux inventaires. L'année suivante, les églises et les meubles devenaient propriété des communes mais demeuraient à la disposition des fidèles des prêtres.

LA MÉMOIRE — Le calme revenu, chacun avait repris paisiblement ses tâches : les paysans dans leurs champs, le forgeron à sa ferraille, le curé avec ses ouailles, l'instituteur dans son école.

LE MENEUR DE JEU — Ah l'instituteur ! Le régent, comme on disait encore parfois, c'était un Monsieur ! Respecté. Et craint. Une institution. Un peu partout des maisons d'école avaient été construites. Désormais tous les enfants y allaient, (*Il appelle les élèves*) sauf, bien sûr, au temps des gros travaux, quand ils sont en âge.

Nous voici en 1912. Les jumeaux, Louis et Anatole, fils de Baptiste et Marie, viennent d'avoir 12 ans.

Scène 4 : 1912 - L'école

- L'instituteur, le Curé, Charles, le jeune Anatole, le jeune 1^{er} élève, 2^{ème} élève, 3^{ème} élève, Gustave, Émile, Florimond.

L'INSTITUTEUR — Entrez en silence. Asseyez-vous. (*un coup de baguette*) Ouvrez vos cahiers. (*un coup de baguette*) Les petits, sortez vos porte-plumes, vous avez trois lignes d'écriture. Et je ne veux pas de pâtés. Anatole, vous allez nous lire la maxime.

LE JEUNE ANATOLE (*lisant au tableau*) — On doit défendre sa patrie comme on défendrait sa mère.

L'INSTITUTEUR — Très bien. Les grands, ouvrez vos cahiers pour y copier la date et la maxime... (*un coup de baguette*)

Les élèves écrivent. Le maître passe dans les rangs.

L'INSTITUTEUR — Monsieur Beloin, où est votre buvard ?

1^{er} ÉLÈVE — Je crois que je l'ai oublié à la maison, monsieur.

L'INSTITUTEUR — Vous croyez ou vous êtes sûr ?

1^{er} ÉLÈVE — J'en suis sûr, Monsieur.

L'INSTITUTEUR (*Entrainant le 1^{er} élève par l'oreille jusqu'à l'estrade*) — Pierre (*le 2^e élève se lève*). D'après vous, un ouvrier qui oublie ses outils peut-il être un bon ouvrier ?

2^{ème} ÉLÈVE — Oh non, monsieur.

L'INSTITUTEUR — C'est bien mon avis. (*au 1^{er} élève*) ! Et vous me copierez cinquante fois : "Le bon ouvrier n'égare pas ses outils". Bon. (*à tous*) Fermez vos cahiers et ouvrez vos manuels de morale, page 39. (*un coup de baguette*). Pierre-Etienne je vous écoute.

2^{ème} ÉLÈVE (*lisant*) — Qu'est-ce que la patrie ? La patrie c'est la terre où nous sommes nés. C'est aussi une grande famille formée de tous nos concitoyens ayant la même histoire et obéissant aux mêmes lois. Que devons-nous à la patrie ? Nous devons aimer la patrie comme nous aimons notre père et notre mère.

L'INSTITUTEUR — Bien. Suivant.

3^{ème} ÉLÈVE (*lisant*) — Co-ment té-moi-gnerons-nous no-treu a-mour à la patrie ? En o-bé-issant à ses lois et en défenda... (*un coup de baguette*) défendant son sol au prix de no-tre sangue.

L'INSTITUTEUR — Louis.

LE JEUNE LOUIS (*lisant*) — Qu'est-ce que l'impôt du sang ? C'est le nom qu'on donne au service militaire car tout soldat peut être appelé à verser son sang. Qu'est-ce que le drapeau ? Le drapeau est l'emblème de la Patrie. Chaque peuple a son drapeau. Celui de la France est un symbole de liberté et d'honneur.

L'INSTITUTEUR — Anatole.

LE JEUNE ANATOLE (*lisant*) — Qu'est-ce que l'Alsace-Lorraine ? En 1870, ces deux provinces furent arrachées à la Mère-Patrie...

L'INSTITUTEUR — Entrez ! (*un coup de baguette*)

Tous les élèves se lèvent.

L'INSTITUTEUR (*un coup de baguette, les enfants s'assoient*) — Bonjour, monsieur. Que puis-je pour vous ?

CHARLES — C'est Monsieur le Curé qui m'envoie chercher Louis pi Natole.

L'INSTITUTEUR — Et en quel honneur, je vous prie ?

CHARLES — C'est qu'il a besoin d'eux comme enfants de chœur.

L'INSTITUTEUR — Eh bien, vous direz à Monsieur le Curé que l'école se termine à cinq heures. Monsieur, au revoir. (*Charles sort*) Reprenons.

ANATOLE — ...à la Mère Patrie, pourtant le cœur des enfants alsaciens et lorrains continue de battre pour la France qu'ils regrettent et qu'ils aiment.

L'INSTITUTEUR — Bien. Fermez vos livres. Beloin, à votre place. Prenez vos ardoises pour le calcul mental. (*un coup de baguette*).

La lumière baisse sur l'école et monte sur le bistrot. La scène d'école se poursuit en silence (on doit l'oublier).

Au café, Florimond et Émile sont attablés devant deux verres de vin. Ils voient passer Charles qui vient de sortir de l'école.

ÉMILE — Eh ! Charles ! T'as bé le temps d'en prendre un petit ?

CHARLES — Bougez pas ! Une commission à faire pi j'arrive !

GUSTAVE — Alors facteur, quelles sont les nouvelles ?

ÉMILE — Dame, tu sais... grand chose... la routine...

GUSTAVE — Eh bé tant mieux ! C'est ce que je dis toujours : pas de nouvelles, bonnes nouvelles !

ÉMILE — Bon, il se dépêche de revenir, Charles ! C'est que moi j'ai ma tournée à finir !

FLORIMOND — À propos de tournée... Gustave, remets-nous donc ça !

ÉMILE — Bon... Vite fait, alors. Surtout qu'après, Charles va bien vouloir payer son coup, lui aussi...

FLORIMOND — Ça, ça m'étonnerait qu'il ait le temps ! Y'a la sépulture, ce tantôt.

GUSTAVE — C'est vrai. Pauvre bonhomme Clémenteau... Dire qu'il était assis là pas plus tard que mardi dernier...

ÉMILE — Quand même, ça l'a pris vite...

GUSTAVE — C'est pourtant pas ce qu'il buvait... À peine trois, quatre chopines par jour...

FLORIMOND — Pauvre bonhomme, lui qu'a jamais été malade... C'est vrai, ça, jamais tu le voyais malade, jamais !

ÉMILE — Solide comme un roc !

FLORIMOND — Pi asture... Ah, ol ét rin de nous...

CHARLES (*revenant*) — Gustave, rajoute un verre. J'ai pas trop le temps, là...

ÉMILE — Qu'est-ce qui se passe donc ?

CHARLES — Je sais pas si je dois... Faut me promettre de pas le répéter...

GUSTAVE — Tu nous connais.

CHARLES — Voilà : Monsieur le curé m'a envoyé chercher les drôles à Baptiste à l'école, Louis pi Natole...

FLORIMOND — Les bessins ?

CHARLES — Oui, comme enfants de chœur, pour le père Clémenteau. Mais l'instituteur a pas voulu les lâcher ! Résultat...

La lumière faiblit sur le café (où la conversation continue à voix basse) et remonte sur l'école.

L'INSTITUTEUR — Mes enfants, voici le moment que vous attendez tous : je vais vous donner la liste des élèves que j'envisage de présenter au Certificat d'Études. Bras croisés. Voici donc ceux de vos camarades qui se rendront à Parthenay en juin prochain : Jules, Pierre, Louis-et-Anatole, Marcel, Moïse, s'il améliore sa lecture et son calcul mental. Sachez, mes enfants, que le Certificat d'Études est le moment le plus important de votre scolarité. Ceux d'entre vous qui seront candidats devront donner le meilleur d'eux-mêmes pour faire honneur à leurs parents, à leur école, à leur maître et à leur patrie. Bon, je crois que dix minutes de récréation vous feront le plus grand bien.

Un coup de baguette : les élèves se lèvent. Un coup de baguette : ils sortent en récréation. Dehors, on "compte" pour désigner celui qui "fera". Divers jeux de billes, de chat...

La lumière remonte sur le café. Entrée en scène du curé qui se dirige vers l'instituteur.

GUSTAVE — Eh, regardez !

FLORIMOND — Bon d'la ! M'est avis qu'il y a de l'orage dans l'air !

CHARLES — Ah, ça je m'en doutais... Faut bien reconnaître que...

ÉMILE — Je suis curieux de savoir qui va avoir le dernier mot.

CHARLES — Oh, Monsieur le Curé est pas homme à se laisser moucher sans réagir.

FLORIMOND — O sais-tu ? Le régent est pas commode...

CHARLES — Si Monsieur le curé n'obtient pas gain de cause, je paie ma tournée.

FLORIMOND — Tenu.

LE CURÉ — Bonjour Monsieur l'instituteur.

L'INSTITUTEUR — Bonjour Monsieur le Curé.

LE CURÉ — Puis-je vous parler un instant ? Je vois que vous êtes en récréation...

L'INSTITUTEUR — Puisque vous n'avez pas peur d'adresser la parole à un mécréant, je vous écoute...

LE CURÉ — Voilà. Je m'apprête à célébrer une messe : les obsèques de Clémenteau. D'habitude, en ce genre de circonstances, je fais appel aux petits apprentis de la forge comme enfants de chœur. Mais aujourd'hui, ils sont indisponibles : ils accompagnent leur patron à Parthenay, pour charger de la ferraille, à ce qu'on m'a dit. Alors j'ai pensé que Louis et Anatole...

L'INSTITUTEUR — Je suis désolé, c'est impossible. Comme vous le savez, l'école est obligatoire. Les enfants me sont confiés jusqu'à cinq heures. C'est un principe intangible. Si je cède à votre demande, je devrai bientôt libérer tel enfant pour son père au marché, tel autre pour cause de pêche à la ligne, ou je ne sais quoi encore...

LE CURÉ — Je ne veux pas encourager l'école buissonnière. En temps normal, je m'occupe des enfants le mercredi et le dimanche. Mais, dans le cas présent, j'ai pensé que peut-être, exceptionnellement... Il s'agit d'une sépulture...

L'INSTITUTEUR — Désolé, je dois m'en tenir à mon devoir.

LE CURÉ — Bon. Je croyais que votre hiérarchie souhaitait désormais éviter les confrontations, mais j'avais dû mal comprendre... Bonne journée, Monsieur l'Instituteur.

L'INSTITUTEUR — Un instant, Monsieur le curé. Je vois bien quel est votre problème, mais mettez-vous à ma place : j'ai la responsabilité des enfants, je ne peux tout de même pas leur donner congé sans l'accord de leur famille.

LE CURÉ — S'il n'y a que cela... Le père est prévenu. Il m'a dit qu'il s'en remettait à votre décision.

L'INSTITUTEUR — Bon. Soit. Louis, Anatole ! Venez par ici ! Exceptionnellement, je vous les confie. *(aux jumeaux)* Vous deux, pensez à revenir chercher vos devoirs.

LE CURÉ — Merci, Monsieur l'Instituteur, je vous savais honnête homme.

L'INSTITUTEUR — Dans ce cas, faites-le savoir autour de vous. Certains de vos paroissiens n'éprouvent que dédain à mon égard.

(Il souffle dans son sifflet. Les élèves vont chercher les fusils d'exercice et se mettent en rang.)

CHARLES — Gustave, remets-nous une chopine. C'est la tournée de Florimond !

Un coup de sifflet. Manœuvres du "Bataillon scolaire".

LES ÉLÈVES — Nous sommes les enfants
De la vieille mère-patrie
Nous lui donnerons dans dix ans
Une jeune armée aguerrie.

La scène se fige sur le début des conteurs.

Conteurs et musiciens (5)

LA MÉMOIRE — Tu seras soldat, cher petit
Tu sais mon enfant si je t'aime,
Mais ton père t'en avertit
C'est lui qui t'armera lui-même !
Quand le tambour battra demain
Que ton âme soit aguerrie
Car j'irai t'offrir de ma main
À notre mère la Patrie.

L'ÉRUDIT — La perte de l'Alsace-Lorraine en 70 avait exacerbé le patriotisme. Les "bataillons scolaires" furent créés pour former la jeunesse aux exercices militaires.

L'ÉRUDIT — La France se préparait à une Guerre que beaucoup appelaient de leurs vœux.

Noir sur la scène précédente.

Reprise des exercices par le bataillon scolaire.

L'ÉRUDIT — Le 28 juin 1914, à Sarajevo, un étudiant Bosniaque abat l'héritier du trône d'Autriche. Par le jeu des alliances, en un peu plus d'un mois, toute l'Europe se trouve précipitée dans la Guerre.

LA MÉMOIRE — En ce début août, les métives étaient finies, les tas de gerbes s'élevaient sur les aires. Le 2, on commençait à battre chez Baptiste. Le 4 août fut une belle et chaude journée, on travailla fort tard. Quand tout fut terminé, les batteurs se mirent à table.

Installation pendant le texte. Une fois l'installation faite :

— À table tout le monde !

Deuxième époque : pendant la Grande Guerre (14-18)

Scène 5 : 1914 - Repas de batterie

• Baptiste, Marie, Désiré, le jeune Anatole, le Jeune Louis. Catherine. 1^{ère} voisine, François. Antonin, Florimond, Tonton Guste, batteurs.

Les batteurs s'installent à table. Tout au long de la scène, Catherine, Marie et la voisine serviront le repas.

TOUS — Bon bon bon nous y sommes
Tralala nous y v'là
La chanson des ivrognes
C'est celle-là qui nous va ! } bis

FRANÇOIS — Alors, patron, ça vient-i ? On crève de soif !

BAPTISTE — Eh, François, i t'ai vu toute la s'rie, t'as pas bu que de l'eau !

FRANÇOIS — Dis donc, c'est qu'il fait chaud au cul de la machine !

DÉSIRÉ — T'es terjou à te plaindre, ol est pertant pas la plus mauvaise place !

FRANÇOIS — Comment ça ? Tu la veux, ma place. Désiré ? Viens la prendre. Je te la donne ! Tiens, demain on va battre aux Cordinières, t'auras qu'à venir à quatre heures pour mettre la machine en chauffe !

MARIE (*apportant un miget*) — Eh bé, François, i t'entendons jusqu'au bout de la mésin !

FRANÇOIS — C'est ton gars. Marie, qui m'échauffe la bile !

DÉSIRÉ — T'as qu'à moins boère, t'auras moins chaud !

FRANÇOIS (*se levant*) — Fi d'garce Approche ! Allez !

BAPTISTE (*lui servant à boire*) — Tu voés bé que le te fait marcher. Boués-donc, tè, o te bouchera la goule !

TOUS — "Chant'ra François, chant'ra François, chant 'ra..."

FRANÇOIS — "Mon père s'y met en tête de m'y marier
Croyant fortune faite moi je l'ai écouté
Il m'a donné une femme, elle est pire qu'un démon
Elle fait le diable à quatre, elle est pire qu'un lion !"
(*silence*) Après... je sais plus...

ANTONIN — "Et pendant que celui-ci filera
Que son voisin s'apprête (bis)
Et nous pendant c'temps-là
Nous allons chanter
La Pimponette (bis)
Il fiiiiiiiiiiiitlllilera !
Que tio fi d'garce a bien filé
À son voisin de r'commencer."

Tocsin au loin. Silence autour de la table.

MARIE — Qui qu'ol est ?

1^{ère} VOISINE — Ol est quand même pas...

BAPTISTE — O sera un feu de pailler, avec la chalur qu'ol a fait. Faut y aller voir ! Louis pi Natole, courez donc jusqu'au Puy Martin. De là-bas, on voit toute la commune.

LE JEUNE LOUIS ET LE JEUNE ANATOLE — Oui. Papa.

FRANÇOIS — Moi j'vais l'éteindre le feu ! (*il se lève, reverse son verre et s'écroule.*)

On se presse autour de François inanimé.

DÉSIRÉ — Laissez-le donc cuver, i aurons la paix !

LE JEUNE LOUIS ET LE JEUNE ANATOLE — Papa ! Papa !

LE JEUNE LOUIS — Ol ét pas le feu...

LE JEUNE ANATOLE — En chemin, i ons trouvé Florimond.

LE JEUNE LOUIS — Ol ét la Guerre.

1^{ère} VOISINE — Jésus Marie Joseph ! I o savais !

Silence abattu de tous. Arrivée de Florimond.

BAPTISTE — Alors, Florimond ? Di-z-ou !

FLORIMOND — La mobilisation générale est décrétée. Les réservistes vont recevoir leur feuille de route et devront rejoindre leur unité pour la date qui y est mentionnée. Afin de faciliter les transports des troupes vers la frontière nord-est, le rappel des réservistes s'étalera jusqu'en octobre prochain.

BAPTISTE — V'là le reste !

FLORIMOND — Bon, je vous laisse. Monsieur le Maire m'envoie faire le tour des villages.

Silence abattu de tous.

MARIE — Ol ét pas possible ! Ol ét pas possible ! I vous avais dit qu'o pouvait pas durer !

BAPTISTE — Bon d'la ! Juste au moment qu'o faudrait pas ! Avec tout l'ouvrage que i ons à faire de ce temps !

DÉSIRÉ — Bah, ol ét la mobilisation, ol ét pas 'core la Guerre.

BAPTISTE — T'en parles à ten aise, toé ! Mais de tio temps le travail manque pas, la main d'œuvre va faire défaut !

1^{ère} VOISINE — Pi chez nous la batterie est pas encore faite !

ANTONIN — Vous tracassez pas ! Les anciens partiront pas... Pas avant octobre... Dans huit jours on est à Strasbourg, dans quinze jours on sera déjà rendus à Berlin !

DÉSIRÉ — T'as raison, Antonin, i serons pas partis longtemps ! Juste le temps de moucher les boches pi i serons de retour !

ANTONIN — On va te leur foutre une de ces raclées ! À Berlin !

TOUS LES JEUNES HOMMES — À Berlin !

"Bon bon bon nous y sommes

Tralala nous y v'là

La chanson des batailles

C'est celle-là qui nous va !"

Les jeunes s'excitent en une sorte de danse guerrière désordonnée. François se réveille.

FRANÇOIS — A Berlin ! Oberlin

Noir.

Conteurs et musiciens (6)

Les musiciens enchaînent sur un air joyeux (La Tonkinoise) et chantent :

"Quand elle chante à sa manière
Ratatata
Ratatata
Ratatatère
Ah que son refrain m'enchanté
C'est comme un oiseau qui chante
On l'appelle la glorieuse
Ma p'tite Mimi Ma p'tite Mimi
Ma mitrailleuse
Rosalie m'a fait les doux yeux
Mais c'est elle que j'aime le mieux !"

Pendant ce temps, le meneur de jeu s'est installé confortablement pour dépouiller une pile de journaux d'époque d'où il extrait chacune des citations qu'il va livrer au public

MENEUR DE JEU — "Il était temps que vint la Guerre en France pour ressusciter le sens de l'Idéal et du Divin !" Libre parole, décembre 1914.

LA MÉMOIRE — "Ils étaient partis la fleur au fusil pour une guerre éclair".

LE MENEUR DE JEU — "Ils partent à l'assaut, nos chers enfants, ils bondissent, ils courent, ils tuent, ils tuent !" Eugène Tardieu, l'Écho de Paris, 1915.

LA MÉMOIRE — Il leur fallut vite déchanter.

L'ÉRUDIT — En quatre mois, tous les plans s'effondrent : aucun des belligérants n'a pu vaincre, aucun n'est disposé à la paix.

LE MENEUR DE JEU — "Il y a deux races désormais sur la terre, la race humaine et la race boche", Rudyard Kipling dans la "Petite Gironde".

L'ÉRUDIT — La guerre d'offensive ayant échoué, on passe à la Guerre de position. De part et d'autre de la ligne de front, les soldats s'enterrent dans des tranchées qu'ils devront défendre pied à pied.

LE MENEUR DE JEU — "Tuer du boche, battre le Boche, nettoyer la tranchée à la grenade, au couteau, au revolver, cela vaut la peine de mourir ! L'idéal National rayonne dans les âmes", L'illustration, août 1916.

L'ÉRUDIT — On en est bientôt convaincu ; la Guerre sera longue et cruelle.

LE MENEUR DE JEU — "Ô morts, que vous êtes vivants", Maurice Barrès, l'Écho de Paris.

LA MÉMOIRE — À l'arrière, la vie s'organise autour de ceux qui restent : les femmes, les enfants, les vieillards.

Scène 6 : 1915 – Travail des femmes

- Marie (qui est enceinte de Marguerite), le jeune Louis, le jeune Anatole, Tonton Guste, Emile, Catherine, 2^e voisine, 3^e voisine.

À la ferme, les enfants (Louis et Anatole) et les femmes rentrent du bois, scient les rondins, fagottent le petit bois, fendent les bûches. Tout à coup, Marie s'évanouit.

3^e VOISINE — Oh mon Dieu !

LOUIS — Maman !

ANATOLE — Tonton Guste, vite !

TONTON GUSTE — Qui qu'ol a 'core, les drôles ? Oh nom de d'là !

2^{ème} VOISINE — Marie ! Marie !

TONTON GUSTE — Louis, Natole, allez donc cri la prune dans le cellier.

2^{ème} VOISINE — Pauvre petite marie. Déjà que la dernière foé o s'ét pas fait tout seul !

3^{ème} VOISINE — Suffirait bé tio coup o sège 'core dos bessins !

TONTON GUSTE — Taisez-ve donc, les femmes !

Il verse un peu de goutte entre les lèvres de Marie.

MARIE (*reprenant ses esprits*) — Oi ét rin. De la fatigue... Astur o va aller !

TONTON GUSTE — Fendre dos cosses ! Dans votre état ! Oi ét pas raisonnablle ! Faut vous reposer !

MARIE — Mais l'ouvrage...

3^{ème} VOISINE — I suffirons bé per o finir.

MARIE — Mes pauvres voisines, i vous en donne de la peine !

2^{ème} VOISINE — Tracasse-te pas per cheu.

Arrive Émile, le facteur.

ÉMILE — Bonjour tout le monde. C'est le facteur.

TONTON GUSTE — Bonjour Émile. Qui qui t'amene ? Pas dos mauvaises nouvelles, terjou !

ÉMILE — Dame, je crois pas. Mais comme j'ouvre pas les lettres, faudra les lire pour savoir...

TONTON GUSTE — Allez, doune-z-ou.

ÉMILE — Il y en a une qui vient de Sens...

TONTON GUSTE — O dét être Baptiste. L'ét dans le ravitaillement dos troupes.

ÉMILE — Et une autre qu'a été postée à Bar le Duc.

MARIE — O sera de Désiré, per sûr.

TONTON GUSTE — Dis donc. Émile, t'as bé le temps de boére un coup.

ÉMILE — Oh, tu crois... Je vois que vous avez de l'ouvrage...

TONTON GUSTE — I crés que i allons faire la pause, le temps d'o faire lire aux bessins... Vins donc.

Tonton Guste et Émile rentrent dans la maison.

LE JEUNE LOUIS — I veux lire la lettre à Papa (*il prend la lettre, l'ouvre et entame la lecture*) "Ma chère Marie, et vous tous, j'ai tardé à répondre à votre dernière lettre à cause que mon unité a été déplacée et que le courrier n'a pas suivi tout de suite. En plus, Boisseau, le camarade qui écrivait pour moi a été muté à la cantine. Il a fallu que je trouve quelqu'un d'autre et c'est le sergent Blanchard qui écrit cette lettre. Pour moi, tout va bien. Maintenant, on est assez près du front et on entend les obus quand ça bombarde dur. Mais à l'intendance on ne risque rien quand même, on n'a pas à souffrir des batailles. Est-ce que vous avez des nouvelles de Désiré ? Je pense bien à lui. Je vais demander une permission pour la naissance du petit, mais comptez pas trop dessus car c'est pas sûr que ça marche. Soignez-vous bien en attendant que tout ça se termine. Je vous embrasse tous. Baptiste."

Après, ol a sa nouvelle adresse à Bar-le-Duc.

Marie prend la lettre et reste pensive. Anatole ouvre l'autre lettre.

LE JEUNE ANATOLE — Oi ét bé Désiré. (*il lit*) "Ma chère maman, mes chers frères. J'ai reçu votre lettre avec grand plaisir à Sens où on se repose depuis deux semaines. Vous m'avez parlé de Papa. Je n'ai pas reçu de ses nouvelles

et nous sommes pour partir au feu. Je pense pas y retourner avant quinze jours mais nous aurons une mauvaise saison et à Sens on est mal couché. Notre plus dur n'est pas passé mais il faut vivre mais il faut vivre sur une bonne espérance. Souhaitez pour moi le bonjour à toute la famille. Désiré. 168^{ème} section, 26^{ème} compagnie, Sens, Yonne."

MARIE — Bon, les drôles, o faut vous remettre à l'ouvrage.

Ils se remettent au travail.

TONTON GUSTE (*revenant avec Emile*) — Quand qu'i voés tiète pauvre petite Marie travailler comme in' homme, dans son état, o me fait de la peine, tu peux être sûr.

ÉMILE — C'est partout pareil, qu'est-ce que tu veux... Pour cultiver la terre, il ne reste plus que les femmes, les enfants...

TONTON GUSTE — ...pi les bonhommes comme moé. I o sais bé... Mais o pourra pas durer. Pi i vas te dire ine affaire, Emile, chaque foé qu'tu vins, i ai terjou pou qu'ol ège de quoué de grave.

ÉMILE — Tant que le facteur passe, c'est plutôt bon. Mais quand il passe plus, alors là... Tiens : les Cordinière, trois mois sans nouvelles, et quand ils en ont eu c'étaient les gendarmes qui leur apportaient. Pauvres gens, deux fils tués la même semaine... Alors, père Guste, priez pour que je passe souvent.

TONTON GUSTE — I me demande bé quand qu'a va finir, tiète putain de guerre !

Conteurs et musiciens (7)

Musiciens : des percussions (qui vont en augmentant) alternent avec les répliques des conteurs.

L'ÉRUDIT — En 1915, le front est stabilisé.

LA MÉMOIRE — On a le sentiment que la guerre s'éternise.

Percussions + fortes.

L'ÉRUDIT — Début 1916, la bataille de Verdun s'engage. Elle durera toute l'année.

LA MÉMOIRE — Les hommes qui montent à l'assaut doivent se battre à l'arme blanche, faute de munitions en suffisance. Pour les encourager, la ration de vin est portée à un litre par jour et par soldat.

L'ÉRUDIT — À la fin de l'année, 150 000 hommes sont tombés dans chaque camp. Pour rien : le front n'a pas bougé.

Percussions + fortes.

LA MÉMOIRE — L'hiver 1917 est particulièrement rude : le vin gèle, il faut couper le pain à la hache ? Le sucre, la viande, le pain sont rationnés. Le moral des soldats comme des civils s'en ressent. Les Français sont fatigués de la guerre.

L'ÉRUDIT — 68 divisions se mutinent sur les 110 que compte l'armée française.

Percussions assourdissantes.

LE MENEUR DE JEU (*apparaissant en un autre lieu de l'espace scénique et jouant le rôle d'un mutin*) — Ça suffit ! On est en deuxième ligne depuis trois jours à peine et on nous donne l'ordre d'attaquer le plateau de Craonne ! C'est pas possible, y'a déjà plus de 600 bonshommes du régiment qui sont restés sur les barbelés ! Et ça fait trois fois qu'on y remonte ! La dernière fois, après l'offensive, on charroyait les cadavres comme des bottes de foin dans le milieu d'un pré ! Alors, ça suffit ! On n'attaquera pas ! Attaquer, c'est faire bousiller des bonshommes pour rien ! Moi, j'y vais pas ! Je serai fusillé pour mutinerie, je m'en fous ! De toute façon on sera tué tôt ou tard ! Soldats français, soldats allemands, arrêtez de vous battre ! Vos chefs vous envoient à l'abattoir, vous êtes des sacrifiés ! Ne leur obéissez pas ! Rentrez chez vous !

Percussions "façon peloton d'exécution".

L'ÉRUDIT — Les meneurs sont exécutés (*Noir sur l'endroit où était le meneur de jeu*) mais l'état-major se décide à améliorer le sort des soldats. Au printemps 1917, les nombreux retards dans l'attribution des permissions sont régularisés.

Scène 7 : 1917 - La permission

• Désiré, Antonin, Gustave, Émile, la bourgeoise, le bourgeois.

Désiré est installé au café de Gustave. À une autre table se trouve un couple de bourgeois de passage. Arrive Antonin.

ANTONIN — Salut la classe !

DÉSIRÉ — Antonin ! Si i m'attendais ! T'es donc en permission, tétou ?

ANTONIN — Arrivé hier au soir, à la gare de Gourgé. Pour la semaine. Et toi ?

DÉSIRÉ — O se termine. Lundi, i serai reparti.

GUSTAVE — Alors, soldats, qu'est-ce que je vous sers ?

ANTONIN — Une chopine pour arroser la perm !

DÉSIRÉ — Pisque t'arrives de là-bas, tu sais qu'o m'amuse pas d'y retourner.

ANTONIN — Où t'es cantonné ?

DÉSIRÉ — Dans la Meuse depuis un an et demi.

ANTONIN — T'as fait Verdun ?

DÉSIRÉ — Oui. Pi i me demande encore comment que i ai fait pour en réchapper. Ol en a tellement qui...

ANTONIN — Tu sais, moi avec, dans l'Aisne, j'en ai vu de toute espèce. Au Chemin des Dames. Des choses qu'on peut pas raconter. Ils nous croiraient pas...

DÉSIRÉ — Ils nous croiraient pas.

ANTONIN — Et chez toi, ça va ?

DÉSIRÉ — Le sont courageux. Maman travaille dur, pi les bessins avec. O me fait peine de penser qu'i serai reparti au moment que les foins vont commencer. Maman va être obligée de reprendre une servante pour ma petite sœur Marguerite qu'a tout juste un an pi qu'est souvent malade.

ANTONIN — Et ton père ?

DÉSIRÉ — Le s'occupe de la roulante, paraît. L'est stationné pas loin de Verdun, mais i l'ai pas vu depuis le début de la Guerre.

La bourgeoise les interpelle soudain.

LA BOURGEOISE — Vous êtes de vrais poilus, n'est-ce pas ? Vous venez du front ?

ANTONIN — Oui...

LA BOURGEOISE — Tu vois, je te le disais. Je disais à mon mari : "Ça, c'est sûrement des vrais poilus."

LE BOURGEOIS — Fernande, tu les déranges, tu vois bien...

LA BOURGEOISE — Mais non. C'est pas tous les jours qu'on en rencontre des vrais. Je veux dire : des qui sont allés au feu. La vie des tranchées, c'est dur, n'est-ce pas ?

ANTONIN — Ah, dame, c'est pas rigolo tous les jours...

LA BOURGEOISE — Quelle admirable résistance physique et morale vous avez ! Vous arrivez à vous faire à cette vie ?

LE BOURGEOIS — Fernande !

ANTONIN — Mais oui, on s'y fait... On s'y fait... Faut bien...

LA BOURGEOISE — C'est tout de même une existence terrible. Il y a la saleté, les poux, les corvées. Pouah ! Rien que d'y penser... Si brave que vous soyez, vous devez être bien malheureux.

ANTONIN — Non, après tout, on n'est pas malheureux... C'est pas si terrible que ça, allez !

LA BOURGEOISE — Je sais, il y a les compensations. Ça doit être beau une charge, hein ? Toutes ces masses d'hommes qui marchent comme à la fête ! Ça doit être superbe ! Et le clairon qui sonne dans la campagne : "Y'a de la goutte à boire, là-haut !" et les petits soldats qu'on ne peut pas retenir et qui crient "Vive la France !" ou bien qui meurent en riant ! Ah, nous autres, nous ne sommes pas à l'honneur comme vous : mon mari est employé à la sous-préfecture et, en ce moment, il est en congé pour soigner ses rhumatismes.

LE BOURGEOIS — J'aurais bien voulu être soldat, moi, mais je n'ai pas de chance : mon chef de bureau ne peut pas se passer de moi.

LA BOURGEOISE (*à Gustave*) — Tenez, mon brave, payez-vous. Et gardez tout.

LE BOURGEOIS — Venez, Fernande. Nous allons nous mettre dans la nuit.

LA BOURGEOISE — Au revoir messieurs, et gloire à nos poilus !

DÉSIRÉ — Beau à voir, une charge ! Merde alors !

ANTONIN — C'est comme si une vache disait : ça doit être beau, à l'abattoir, tous ces bœufs qu'on pousse en avant !

DÉSIRÉ — Qu'ol en ait qui disent "Il le faut, pour la France", passe. Mais "beau" ! Ah merde alors !

GUSTAVE — C'est des gens qui parlent sans savoir...

DÉSIRÉ — Quand on sait pas, on ferme sa goule !

ANTONIN — T'as raison, Désiré. C'est avec des paroles comme ça qu'on se fout de nous jusqu'au sang !

DÉSIRÉ — Planqués, bandes de planqués ! Dire qu'ol ét per entreux qu'i nous battons !

ANTONIN — Qu'ils viennent voir si les soldats meurent en riant ! Les cadavres dans les champs, ça existe réellement ! Membres coupés, têtes arrachées par la force des obus, lambeaux de chair humaine dispersés. Ceux qui grimacent un sourire, c'est parce qu'ils ont la bouche pleine de terre ! Qu'ils y viennent voir, les planqués !

DÉSIRÉ — O faudrait leur mettre de la terre dans la goule pour leur faire comprendre ce qu'ol ét la Guerre...

GUSTAVE — Calmez-vous les gars. Allez, je vous remets ça.

ÉMILE (*entrant*) — Bonjour messieurs. Gustave, un rouge.

GUSTAVE — Alors, facteur, les nouvelles du pays sont bonnes ?

ÉMILE — Dame non ! Si vous saviez ce que je viens d'apprendre. J'en suis encore tout retourné, tiens, remets-moi ça.

GUSTAVE — Remets-toi. Et dis-nous ce qui se passe.

ÉMILE — Le drôle à François, son plus jeune... Dix-neuf ans... Six mois qu'il était mobilisé... Tué dans la Somme... C'était le 137 et le 93 qui se tiraient dessus sans le savoir... Tué par une balle française.

GUSTAVE — Putain de guerre...

Noir.

Transition musicale.

Scène 8 : octobre 1918 - La veillée

• Marie, Tonton Guste, le jeune Louis, le jeune Anatole, Catherine, 3^{ème} voisine, le brigadier de gendarmerie, l'instituteur, un gendarme, Marguerite bébé.

Veillée à la ferme. Tonton Guste fait un panier, Marie raccommode des hardes, la 3^{ème} voisine écosse de la moquette. Les jeunes Louis et Anatole réparent ou aiguisent des outils. Catherine berce la petite Marguerite.

CATHERINE — "Fais dodo petite Marguerite, j't'apprendrai à filer la laine
Fais dodo petite Marguerite, j 't'apprendrai à faire des sabots."

TONTON GUSTE — Natole. Louis... Demain, faudra passer au moulin. Le nous doit 'core de la farine, faudra passer la prendre...

LE JEUNE LOUIS — Oi ét pas l'habitude...

TONTON GUSTE — Ptêt' bé. Mais à force d'attendre que le passe nous livrer, i allons finir par manquer.

LE JEUNE ANATOLE — I y'irai.

CATHERINE — Madame, on dirait qu'ol a quelqu'un qui s'amène.

TONTON GUSTE — De tiés ures ? Qui qu'o pét bé être ?

3^{ème} VOISINE — Jésus Marie Joseph ! Oi ét...

L'INSTITUTEUR (*entrant avec les gendarmes*) — Bonsoir messieurs dames.

MARIE — Mon Dieu ! Désiré.... ?

L'INSTITUTEUR — C'est une visite que j'aurais cent fois préféré de pas avoir à vous faire. Je suis porteur d'une bien triste nouvelle.

LE BRIGADIER DE GENDARMERIE — Courage, madame.

L'INSTITUTEUR — Madame, j'ai le regret de vous annoncer le décès de votre fils Désiré lors de l'offensive sur Mézière. Lisez, brigadier.

LE BRIGADIER DE GENDARMERIE — Honneur au caporal-chef Désiré Gatineau, 26^{ème} compagnie de Sens, mort pour la France, tombé au champ d'honneur le 26 septembre 1918 près de département des Ardennes. À son défenseur, héros sublime, la patrie reconnaissante décerne la Croix de Guerre à titre posthume. Madame, vous pouvez être fière de votre fils.

MARIE — Sortez ! Sortez !

Les jeunes Louis et Anatole accompagnent les gendarmes et l'instituteur à l'extérieur, tandis que les autres entourent Marie de leur affection.

LE JEUNE ANATOLE — Faut la comprendre, Monsieur. C'est pas contre vous qu'elle en a.

L'INSTITUTEUR — Je sais, Anatole, je sais.

LE JEUNE LOUIS — Le dernière fois que Désiré est venu, c'était en convalescence. En janvier.

LE JEUNE ANATOLE — Il avait été blessé : une balle qui lui avait traversé le bras.

LE JEUNE LOUIS — Il est venu en convalescence. Il est resté un mois. Quand il est reparti, Maman voulait point pleurer devant lui, pi lui voulait point pleurer devant Maman.

LE JEUNE ANATOLE — Mais nous, on le regardait partir de notre fenêtre. Et il se retournait de temps en temps pour regarder la maison, comme s'il avait le pressentiment de plus jamais la revoir.

L'INSTITUTEUR — Vous êtes des hommes, désormais. Il faudra bien la soutenir, n'est-ce pas....

LE JEUNE ANATOLE — Dites, Brigadier, vous pensez qu'on va être obligés de partir, nous aussi ?

LE BRIGADIER — On dit que la victoire est proche... Monsieur l'instituteur, il faut qu'on y aille.

L'INSTITUTEUR — Courage.

Conteurs et musiciens (8)

Volée de cloches au loin.

L'ÉRUDIT — Le 11 novembre 1918, l'armistice est signé dans un wagon à Rethondes.

LA MÉMOIRE — Il met fin à la Guerre la plus meurtrière de tous les temps. Ce devait être la dernière, la "der des ders".

LE MENEUR DE JEU — Bilan. Dix millions de morts, de presque toutes les nations du globe, 300 millions d'années de vies qui ne seront jamais vécues.

LA MÉMOIRE — Près de 3 000 jeunes gâtinais ne sont pas revenus, il reste d'eux les noms gravés sur les plaques de nos monuments, et les croix de bois des cimetières.

Musique gaie, genre scottish.

LA MÉMOIRE — Mais les rescapés reviennent bientôt et, même dans les familles endeuillées, la vie reprend ses droits.

LE MENEUR DE JEU — Les femmes doivent céder leur place aux hommes qui sont de retour... pas toujours de gaieté de cœur lorsqu'ils doivent faire face à l'ingratitude.

LA MÉMOIRE — Au printemps 1919, et dans les années qui suivent, les mariages sont nombreux...

LE MENEUR DE JEU — Les jeunes amoureux l'ont attendu longtemps, ce moment, alors forcément !

L'ÉRUDIT — Les années qui suivent sont contrastées : le pays est exsangue, endetté, mais la jeunesse a un désir ardent de vivre et de vivre mieux.

Troisième époque : d'une guerre à l'autre (1918-1939)

Scène 9 : 1922 - Après la messe

- Baptiste, Louis, Gustave, Émile, François, paysans.

Cloches : sortie de messe.

Louis, François et Baptiste entrent au café où sont attablés Émile et des paysans.

BAPTISTE — Louis, t'as prévenu ta mère au moins qu'a s'inquiète pas ?

LOUIS — Mais, oui Papa, te tracasse pas, pi elle est habituée...

BAPTISTE — Bonjour messieurs.

GUSTAVE — Bonjour Baptiste. Alors, cette noce ?

BAPTISTE — Oh, moi tu sais...

LOUIS — Ah dame, ol était une belle noce. Messe à Saint-Médard, repas au restaurant de la gare...

BAPTISTE — Moi, tu me connais Gustave, i sés pas fou de tous tiés simagrées...

GUSTAVE — Quand même, c'est pas tous les jours qu'on marie son gars avec une fille de la ville, une thouarsaise !

ÉMILE — C'est vrai ! Ça, ça s'arrose !

BAPTISTE — Bon. Gustave, vas-y, doune à boére.

ÉMILE — Dis donc, Louis, le temps va pas te durer sans ton frangin ?

LOUIS — Vous savez, o fait plus d'un an que l'est parti, alors i ons eu le temps de s'y faire...

BAPTISTE — De s'y faire... de s'y faire... Moé, i ll'ai quand même dit tout ce que i avais su l'cœur. Ol ét même per cheu qu'i y'ai été, à tiète noce ! Ol a fallu que l'm'écoute. I ll'é dit : "T'as v'lu rentrer aux chemins de fer ! T'avais 21 ans, i avais rin à dire ! Mais tu nous a quand même bé foutus dans ine belle mërde ! Ine paire de bras en moins, o compte ! Ta place, al était avec nous, avec ta famille, à la terre ! Enfin tu verras, tu finiras bé par o regretter... Quand on n'est pas son patron..." Tu comprends, François, nous-autres, dans la famille, i sons pèsans de père en fils, pi ol ét pas près de changer... Encore heureux que Louis reste chez nous !

FRANÇOIS — Tu sais Baptiste, Natole avait p'têt' pas tort : une fois les jumeaux mariés, comment que vous auriez fait pour vivre à trois ménages sur ta ferme, surtout qu'eux avec ils vont finir par avoir des drôles !

BAPTISTE — On fait comme tout le monde, on s'agrandit, on défriche. Les terres à genêts, les ajoncs, o manque pas dans le pays... T'enlèves les broussailles, t'o-s-agraines pendant in' coublle d'années pi après tu mets dos taures...

FRANÇOIS — Écoute ce que je vais te dire. Baptiste... Mon gars, Joseph, le dernier qui me reste, eh bé il va quitter la forge. Il veut pas rester : trop dur, trop mal payé... Et je lui donne pas tort, tu m'entends. Il veut faire mécanicien. Ça, c'est un métier d'avenir...

GUSTAVE — C'est comme les chemins de fer...

ÉMILE — Ou la poste, le téléphone...

BAPTISTE — Bon, pisque ve ve mettez tertous après moé, i é plus qu'à m'en aller. Louis, tu traînes pus, o sera bétou l'heure de la soupe ! (*il sort fâché*)

GUSTAVE — Dis donc, Louis, ton père, ça pas l'air d'aller fort !

LOUIS — Ol est tous ces changements... Quand Natole est parti aux chemins de fer, il était sûr de le voir revenir avant six mois. Mais asture que l'est embauché définitivement pi que l'est marié avec une fille de cheminot...

GUSTAVE — Justement. Je voulais te demander... Comment faut faire pour y rentrer, aux chemins de fer ? Oh, c'est pas pour moi... Mais mon gendre, son moulin tourne plus trop... Alors...

LOUIS — Faut faire une lettre à l'ingénieur en chef. Sur papier ministre. Mais faut avoir la formule. Natole, ol a un gars que l'a connu au service qui ll'a donné la formule. T'envoies ta lettre. Pi après, le te font venir, et pi là, selon ce que t'es capable de faire, tu commences à la voie, ou bé aux ateliers... T'es à l'essai pi si o marche, t'es embauché...

GUSTAVE — Tu pourrais me l'avoir, le modèle de lettre ?

LOUIS — Ol a bé moyen.

Noir.

Conteurs et musiciens (9)

Musique style années 20 : java, fox-trot...

LA MÉMOIRE — Dans les années 20, l'agriculture à toujours besoin de bras. On finit de défricher la Gâtine, partout les terres sont exploitées, et la mécanisation n'a pas encore commencé. On a toujours besoin des valets, des domestiques agricoles, pour travailler la terre, s'occuper du bétail et mener les bœufs qui restent irremplaçables. Les paires de bœufs, c'est à la voix qu'on les mène, qu'on les guide. On les nomme : Jaunet et Rouquin, ou Poincaré et Raymond, Maréchal/Ferrand, Pigeon/Ramier.

LE MENEUR DE JEU — Galant/Lamoureux, Chatouillez/Nichon, Tins-bon/Lâche pas, Au bout/i'o fra... Baptiste, lui, il a nommé les siens Cheminot/Feignant... Allez savoir pourquoi !

LA MÉMOIRE — Pourtant, les enfants d'agriculteurs ne restent pas tous à la terre dans les années 20. Certains font des études, d'autres émigrent vers les petites villes.

LA MÉMOIRE — Bref, c'en est fini de la société traditionnelle, communautaire et autosuffisante ; en milieu rural commence une lente et inexorable évolution...

LE MENEUR DE JEU — Bon gré mal gré, chez Baptiste et Marie les choses changent aussi : Anatole est devenu cheminot et a épousé Jeanne, une jeune thouarsaise. L'année suivante, en 1923, ils ont un fils : Léon. Puis c'est l'autre jumeau, Louis qui épouse en 26 une jeune servante de 17 ans, Juliette. Leur premier enfant, un garçon, naît... peu après. On le nommera Delphin.

Et le temps passe. Nous voici en 1932. *(Il nous entraîne vers le lieu où va se passer la scène suivante et y circule, désignant les personnages)* Marie se fait du souci pour Marguerite, sa dernière fille, née pendant la guerre, qui va sur ses 17 ans et qui plaît aux garçons. Baptiste est toujours le maître. Louis, malgré ses 32 ans n'a pas son mot à dire, et sa femme Juliette encore moins. Les choses n'évoluent pas aussi vite que le voudrait la jeune génération ! On est à la fin de l'hiver, c'est le soir.

Scène 10 : 1932 - La dispute

• Baptiste, Lotus, Marie, Juliette, Marguerite.

Chez Baptiste, à la fin de l'hiver, après le repas du soir.

MARIE (*revenant de la chambre, s'adresse à Louis*) — O y ét. Delphin s'ét endormi. Mais, sapré drôle, ol a 'core fallu qu'i lli raquinte ine histoère.

BAPTISTE (*fermant son couteau*) — Tin ! Marie, débarrasse dan la table, i va faire ine manille avec lés drôles.

MARGUERITE — Oh oui ! Je me mets avec toi, Papa !

LOUIS — Vins avec moè, ma petite Juliette. I vons bé les batte. Pi doune dan le journal d'hier per pa salir lés cartes.

JULIETTE — Ah nan ! Pas quo-là d'hier, parce que le parlont de la grond-route que le sont après goudrounai. Le sont rendus au Gachabot. Ol ét tellement drét qu'on voét jusqu'à Parthenay : on voét le clochai de Saint-Laurent.

BAPTISTE — Encore ine belle trouvaille ! Rin que de quoè à faire cassai les pattes dos choaos pi dos bœufs ! I me souvins... en 17, o folét faire sive le ravitaillement su qués belles routes... les pauvres bêtes teniont pas su leu pattes !... Enfin, étét pas z-eux les pires... Quand qu'i singe à qués malheureux bounomes à se faire dépeçai dans lés tranchées... mon petit Désiré...

Silence. Baptiste sort son mouchoir et se mouche.

MARIE — Arrête ! Baptiste, te t'fès du mal.

BAPTISTE — T'as raison, Marie. Allez, "Guiguitte", doune lés cartes !

MARGUERITE — Oh oui, je distribue.

Marguerite distribue les cartes.

BAPTISTE (*tenant ses cartes en main*) — Bon, i prends à tieur ! Et pi i joue de même pour faire sortir le manillon... Bien ma Guiguitte, ol ét toè qui l'as ; si te revins su lu couleur, le fesont pas un pli !

JULIETTE (*gentiment*) — Mais enfin ! Ol ét pas la parlante !

BAPTISTE — Qui que t'as, Louis ? T'es pas au jeu.

LOUIS — De matinie, i ai fét un tour dans lés chons ! Les emblaves ont boune mine.

BAPTISTE — I ai vu moétou. Ét vrai qu'ol a de l'allure.

LOUIS — I sés pas si te voés le boulot qu'on va faire après la Saint-Jon, lés bettes pi lés choux à piquai, pi tiinze hectares à métivai.

BAPTISTE — I o-s-ons bé fét d'otfoés.

LOUIS — Ol avét que dix hectares, pi faut que tu te ménages, t'as pu vingt ans.

BAPTISTE — I en é... 59... te veux dire qu'i fès pu mon rang ?

MARGUERITE — Vous causerez de ça un autre soir. Allez, on joue !

Les hommes ne s'occupent pas de ce que dit Marguerite.

LOUIS — On pourrait bin acheter une lieuse.

BAPTISTE — Hein ! Une lieuse per qui faire ?

LOUIS — Per faire... per faire noute boulot, pardi ! Te més le valet à touchai les bœufs, moé su la lieuse, pi lés femmes qui métont en "sitaux" per dar, et rendu au soir, même si la chaline arrive tout est en orde.

BAPTISTE — Pi moé, i fès la marienne so les chagnes... ! I m'appelle Natole, moé !

LOUIS — Ol ét pas c'qu'i veux dire. O serét moins dur per toè pi meman.

BAPTISTE — I o-s-ons bé vu ol a in' an dans la sèll à la Brouche, ol arivét pas à mussai dans la machine. I o-s-ons tout repris à la main. Te parles d'ine avonce !

LOUIS — Ah, bé sûrement ! De la sèll de 2 mètres de haut ! Mais t'as vu ché lés Dupont dans le midro et pi le froment, i trouve que lés nouvelles "Derring" vont drôlement bien.

BAPTISTE — I é tout vu, oui. Dans le chon de la Gasse, o liét que la tête, si bin que la tounèle a enfondou. Que chantier per la batterie !

LOUIS — Bé sur, y'avét do luzé do marrouit dans quo chon, même avec l'appareil o marchét mal.

BAPTISTE — Y'a ine ote affaire. Ol ét la ficelle dans la paille. L'ote jour, en passant à la Brouche, é vu Victor qu'étét en train d'enrochai un boudé. Si o se trouve, l'avét mordallli de la ficelle...

LOUIS — Ét in' boudé qu'ét mort pa'ce que l'onbourell étét mal guéri. Moè, i é vu Prosper.

MARGUERITE — Oui, et Prosper c'est un gars pas à dire des menteries.

BAPTISTE — Marguerite, tèse-tu ! I trouve que le viroune bérède autour de tés cotllins, quo Prosper ! Crés-tu qu'i o-sé pas vu, l'ote dimanche après la messe ?

MARGUERITE — Après la messe, pas pendant parce que t'y vas plus.

MARIE (*prenant la main de Marguerite*) — Dis-dan rin, Guiguite !

BAPTISTE (*fronçant les sourcils et montrant sa colère*) — Écoute, ma petite Marguerite ! I vas pu à la messe dépi le 11 novembre à cause de quo jeune tiuri. Devont le monument aux morts, moè i tenés le drapeau, pi le causét. I l'entends 'core : "Pardonnez à vos ennemis..." Pardonner ? Bé merde alors ! I é pensi à tous lés noms su la pllaque. I é pensi à ton frère Désiré. I é terjou respecté les curés, més quo-là... Oû que l'été en 14-18 ? L'été à l'école à apprendre dos "Oremouss"...

MARIE (*en se signant*) — Allons ! Baptiste !

LOUIS — Allez, laissons ça ! Moé, i en revins à la lieuse. On ét obligés de sive : la lieuse, la route goudronnée, ol ét le progrès !

BAPTISTE — Le progrès, i me demande où qu'o nous menera ?... per faire dos fèniens ! Rin que dos fèniens ! Bétou faudra péyai les gens à rin faire !

LOUIS — Demain, o faut qu'i porte des socs chez le maréchal. I lli demondré combin qu'o vaut, tiale machine. Verrons bin.

BAPTISTE — Bon bé moè, i va me couchai. I sons pas rendus aux métives...

JULIETTE (*à Louis, après avoir attendu que Baptiste soit sorti*) — Crés-tu que le va être d'assent ?

MARIE — Diséz rin, lés drôles, i feré tout per l'amadouai.

MARGUERITE — Bé alors... la partie de cartes !

Conteurs (10)

MENEUR DE JEU — Marie parvient à amadouer son mari, Baptiste finit bien par céder, et c'est sur une lieuse flambant neuf que Louis moissonne l'été suivant. Là-dessus, arrive la Crise...

L'ÉRUDIT — La grande crise est apparue aux États-Unis en 1929. En 30, avec la dévaluation de la Livre Sterling, l'industrie française est frappée de mévente : la production chute entraînant baisse des salaires et chômage. En 32, l'agriculture est touchée à son tour.

LA MÉMOIRE — Après deux bonnes récoltes, le prix du blé s'effondre. La moisson 32 ne trouve pas preneur. La colère gronde dans les campagnes.

L'ÉRUDIT — L'état devra constituer des stocks pour venir en aide aux exploitants et apaiser le mécontentement.

LA MÉMOIRE — L'élevage est touché, lui aussi : en 31 une vache se vendait 2 000 francs, en 35 elle n'en vaut plus que 700. Les campagnes mettront de longues années à s'en remettre.

L'ÉRUDIT — Mais dans les villes le sort des ouvriers va bientôt s'améliorer.

MENEUR DE JEU — Voici l'été 36. Tandis qu'un peu partout, sur les routes et sur les rails, en tandems ou dans les trains de plaisir, des millions de citoyens partent pour quinze jours de congés payés, chez Baptiste on s'apprête à marier Marguerite.

Scène 11 : Été 1936 : Congés payés

• Baptiste, Louis, Marie, Juliette, Marguerite, Delphin enfant, Anatole, Jeanne, le jeune Léon, Marguerite, Prosper.

Un dimanche, chez Baptiste, on prépare activement la noce de Marguerite qui est imminente. À l'intérieur, Jeanne cuisine. Son fils Delphin, assis à la table, écrit des menus. Marie s'apprête à faire essayer sa robe à Marguerite.

À l'extérieur, Baptiste et Louis installent un barricot sur une chèvre.

JULIETTE — Faudra qu'i m'occupe de tuai les poules, avec. Ol en faudra bé six. Six ou sept.

MARIE — Delphin, mon petit drôle, va cri ma pelote de fil blanc dans ma boîte à couture.

DELPHIN ENFANT (*apercevant Prosper qui arrive*) — Tata Guiguite ! V'là ton galant !

MARGUERITE — Déjà ? Oh, mon dieu ! Faut pas qu'il entre !

MARIE (*criant vers l'extérieur de la maison*) — Baptiste, Louis, occupéz-ve dan de Prosper ! Ol a Marguerite qu'êt après passer sa robe !

BAPTISTE — Prosper ! Vins-dan avec enternous, i sons après goutai le vin !

Prosper rejoint Louis et Baptiste et leur serre la main.

LOUIS — O va comme tu veux, Prosper ?

PROSPER — Oh, un peu fatigué. À la maison, l'ouvrage manque pas.

BAPTISTE — Ol ét ce qu'o faut. (*lui donnant un verre*) Tè, mon gars !

PROSPER — (*après avoir bu*) Il est bon.

BAPTISTE — Ah, dame, ol ét do vin de la vigne...

Ils se servent un autre verre en discutant.

MARGUERITE — Alors, Juliette, qu'est-ce que t'en dis ?

JULIETTE — Ah, i en dis que tu seras une belle petite mariée !

MARIE — Ol ét ine robe à la mode de Paris, hein, comme dans les journaux de couture !

JULIETTE — O manque plus que le voile pi la couronne en fleurs d'oranger !

MARIE — Faut quand même o reprendre, là... pi là. Bon. Allez, quitte-s-ou, pi va retrouver tin Prosper.

JULIETTE — Delphin, reste-dan pas dans mes pattes !

DELPHIN — J'sais plus quoi faire !

JULIETTE — Gratte-toi les jambes, o te fra dos bas rouges !

MARGUERITE — Vas dire Prosper que j'arrive.

Delphin rejoint les hommes tandis que Marguerite change de robe.

DELPHIN ENFANT — Prosper ! Tata Guiguite te fait dire qu'elle arrive !

PROSPER — Ah, ol aura pas été long.

BAPTISTE — Un petit dernier ?

PROSPER — Non merci.

BAPTISTE — T'as bé résin. Moétou, o m'en faut pas trop.

LOUIS — Pi la journée ét p'têt' bin pas finie, hein Prosper ! Ol ét bé de soir que t'enterres ta vie de garçon ?

PROSPER — Oui. Avec les copains, on doit se retrouver à sept heures au bistrot. Je vous ramènerai Marguerite avant six heures.

BAPTISTE — Oh, o m'inquiète pas. I sé bé que t'es un gars sérieux... Pi asture...

MARGUERITE (*sortant*) — Prosper ! Tu viens ?

Prosper rejoint Marguerite et ils s'en vont tous les deux.

BAPTISTE — Bon, asture faut qu'i m'occupe dos bancs pi dos tables.

LOUIS — Attend que Natole sège arrivé, i te dounerons un coup de main.

BAPTISTE — Boute ! I o feré bé tout seul.

DELPHIN ENFANT — Moi, je vais t'aider, Pepé.

Baptiste et Delphin s'éclipsent. Marie fait des retouches à la robe de mariée. Juliette continue à préparer la cuisine. Arrivée d'Anatole, Jeanne et leur fils le jeune lion, ils sont très chargés.

LOUIS — Tè, les v'là. Oh, les femmes ! Natole pi Jeanne sont arrivés !

Les femmes abandonnent leur ouvrage et sortent pour accueillir les visiteurs. On se salue.

MARIE — Ah, i sé bé quintente de vous voér. Combé de temps qu'o fesait que v'étiez pas venus ?

JEANNE — La dernière fois ? Ça doit faire un an. C'est qu'Anatole travaille le dimanche, alors forcément...

MARIE — Forcément. Et tin père qui cré que dans les chemins de fer, o l a rin d'autre faire que de regarder passer les trains !

ANATOLE — En plus du travail, j'ai recommencé à étudier. Je voudrais passer chef de gare.

MARIE — Pi Léon, combé qu'o lli fait asture ? 12 ans ?

JEANNE — Treize.

LE JEUNE LÉON — Bientôt quatorze.

JULIETTE — Et les études, o marche ?

LE JEUNE LÉON — Après mon certificat, je veux rentrer au Cours Complémentaire.

JEANNE — Ah, ça, pour les études, on n'a pas besoin de le pousser. Il aime ça.

LOUIS — Bé entrez donc, vous devez être fatigués, à venir de la gare avec vos bagages...

ANATOLE — Ça va, ça va... On est descendus à Gourgé, mais on a pris notre temps.

JULIETTE — Gourgé ? La gare de Fénery ét bé plus près !

ANATOLE — Oui, mais ça faisait un changement. Et puis en ce moment, sur la ligne de Niort, y'a plus de trains, à cause des congés payés.

MARIE — Louis, où qu'ét tin' père ?

LOUIS — L'ét après s'occupai do tables, le va pas tarder.

ANATOLE — Guiguite est pas là ?

LOUIS — Partie faire un tour avec le fiancé.

MARIE — Allez, bé entrez donc.

Ils entrent dans la maison et s'installent.

JULIETTE — Vous prendrez bé un petit café ?

JEANNE — Oh, si vous en avez de prêt.

JULIETTE — Dame, ol était prévu.

MARIE — Tè, v'là Baptiste.

Baptiste revient avec Delphin. Il salue les visiteurs et va se laver les mains.

LOUIS — Alors, combé que vous restez de temps ?

ANATOLE — Une dizaine de jours après la noce. Enfin, si vous voulez bien de nous.

MARIE — Bé sûr. Ol ét tellement rare de vous avoir à la mésin !

JEANNE — La date de la noce est bien tombée : juste au début des congés d'Anatole.

BAPTISTE — Dame, v'avez bé de la chance, enternous, i en avons pas de congés payés ! Qui qui les payerait ?

ANATOLE — Oh, tu sais, pour nous dans les chemins de fer, les congés payés c'est surtout un surcroit de travail. On y avait déjà droit avant de toute façon...

BAPTISTE — Oui. M'ét avis qu'o tindra pas longtemps... Payer les gens à rin faire, o peut pas durai... Tant qu'ol aura plus de sous...

ANATOLE — Enfin, Papa, c'est une avancée sociale considérable : les congés payés, la semaine de quarante heures... Et pi y'a l'office du blé...

BAPTISTE — Ol ét pas tes grands mots qui m'oteront de l'idée que la France est mal partie...

ANATOLE — Au contraire, pour les petits comme nous, comme vous, ça va être une vie meilleure. Bientôt vous aussi vous aurez l'électricité, l'eau courante, l'assurance sociale....

LOUIS — En ville, d'accord, vous avez tous les perfectionnements, mais chez nous, dans les campagnes...

ANATOLE — Ça viendra.

BAPTISTE — Pas demain la veille !

MARIE — Arrêtez donc de vous disputai pi laissez donc Jeanne nous parlai de sa mésin.

JEANNE — Ah, ça ! depuis qu'Anatole a fait mettre l'électricité, je peux vous dire qu'on en profite ! Le soir, quand il travaille pas, on écoute la TSF. C'est vraiment bien. On a les nouvelles du monde. On a les chansons à la mode.

JULIETTE — Ici, ce qu'o faudrait surtout, ol ét l'eau courante.

JEANNE — Et on a en projet d'acheter une auto. Dans un an ou deux. On met de l'argent de côté.

BAPTISTE — Mon pauvre Natole ! À qui qu'o peut bé te servir d'avoér ine auto, toè qu'ét aux chermains de fer !

LOUIS — Pepa ! Laisse-les donc racontai !

JEANNE — Louis, Juliette, faudra venir nous voir.

LE JEUNE LÉON — Delphin pourrait venir en vacances quelques jours, avant de reprendre l'école.

JEANNE — Pourquoi pas...

LE JEUNE LÉON — Je te montrerai mon coin de pêche, à Pommiers, au bord du Thouet.

DELPHIN — Oh oui ! Papa.

LOUIS — On verra. On verra.

La discussion continue et peu à peu le noir se fait sur la scène.

Conteurs et musiciens (11)

LE MENEUR DE JEU — Deux jours plus tard, Marguerite épousait Prosper, un jeune paysan, presque un voisin, discret, aimable et travailleur. Baptiste était de bonne humeur. Au repas, il écouta même Anatole lui expliquer en quoi consistait son travail aux aiguillages, les horaires, les astreintes, la responsabilité et le père dut convenir que son fils n'était pas un feignant. En fait, Baptiste éprouvait une certaine fierté : Anatole étudiait pour devenir chef de gare. Cheminot, c'était un métier, mais chef de gare c'était bien plus à ses yeux : une fonction importante, comme maître d'école, médecin ou notaire. Et puis Baptiste était devenu plus serein : ses trois enfants étaient casés, leur avenir paraissait tracé. Il bougonnait bien de temps à autre, on ne se refait pas, mais, petit à petit, il acceptait de se sentir vieillir. Il continuait à travailler, mais Louis était devenu le vrai patron à la ferme et, tout compte fait, s'en sortait plutôt bien.

L'ÉRUDIT — À cette époque, la situation internationale était tourmentée. Il y avait eu la Guerre d'Espagne. Et puis l'occupation de la Ruhr. Celle de l'Autriche.

LA MÉMOIRE — Partout, on se tenait informés de ces événements. Surtout de ce qui se passait en Allemagne. Peu à peu l'inquiétude s'installait. On se souvenait de la Grande Guerre, celle qu'on croyait être la dernière, avec son cortège d'horreur et de deuils.

L'ÉRUDIT — Quand Hitler entre en Tchécoslovaquie, en septembre 38, on redoute le pire. Mais ce n'est qu'un an plus tard, après l'invasion de la Pologne, que la France entre en Guerre.

LA MÉMOIRE — En septembre 39, c'est une population abattue et résignée qui apprend la mobilisation.

LE MENEUR DE JEU — Louis et Anatole sont requis pour assurer la défense d'un dépôt de munitions, la poudrière du Ripault à Tours. Prosper et Marguerite viennent d'avoir une petite fille, Odile. Elle a à peine trois semaines quand Prosper doit partir à la Guerre.

L'ÉRUDIT — Drôle de Guerre en vérité. Répartis le long de la ligne Maginot, l'arme au pied, les soldats attendent. Ils attendent les Allemands qui ne semblent pas décidés à venir. Alors ils trompent l'ennui : travail dans les champs, matchs de football, théâtre aux armées.

LA MÉMOIRE — À l'arrière, on s'accommode plutôt bien de cette inaction, et chaque jour s'estompe un peu la peur des combats.

LE MENEUR DE JEU — En décembre, Prosper, Louis et Anatole reviennent en permission. Le vieux Baptiste vient de mourir, emporté par une mauvaise toux.

Scène 12 : 1939 - Repas d'enterrement

• Marie, Juliette, Marguerite, Delphin enfant, Anatole, Louis, Jeanne, le jeune Léon, Marguerite, Prosper.

À la ferme, la famille revient de l'enterrement de Baptiste. Marie, en grand deuil est soutenue par ses deux fils.

MARIE — Mes pauvres drôles, faut qu'i m'occupe de mettre la table.

JULIETTE — Laissez, i va m'en occuper. Allez, asseyez-vous.

JEANNE — Je vais vous aider, Juliette.

MARIE — Si ve saviez queme o me fait pllési de vous avoér tertous là.

On s'installe autour de la table. Long silence. Jeanne et Juliette mettent le couvert. Elles apporteront les plats et on mangera pendant tout le dialogue qui va suivre.

MARGUERITE — Pauvre papa. Il aurait pas fallu que Louis soit mobilisé. Il a voulu reprendre le manche, mais il en était plus capable, ça l'a tué.

ANATOLE — Comment tu vas faire maintenant, pour la ferme ?

LOUIS — Per le moument, on va prendre un petit gars. Pi Delphin l'aidera le matin, le soir, pi les jours où qu'ol ara pas d'école. Natole, Marguerite, per vos parts, i sais pas comment qu'i vais...

ANATOLE — T'inquiètes pas de ça. On peut attendre, hein Marguerite ?

MARGUERITE — Mais oui. C'est pas pressé.

LE JEUNE LÉON — Si tu veux, Tonton Louis, je pourrai venir, moi, aider, pendant les vacances, à bicyclette.

ANATOLE — Tu sais, Léon, le travail de la terre, c'est un métier, faut savoir faire, ça s'improvise pas.

LE JEUNE LÉON — Je pourrai toujours dépanner. Et puis Delphin me montrera.

DELPHIN ENFANT — Pour ça, tu peux compter sur moi !

LOUIS — I verrons. De toute facin, le vont quand même pas nous gardai dos temps pi dos temps. I sais pas ce que l'vous fesont faire là-bas, dans les Vosges. Mais nous, en Tourraine, le nous fesont travaillai dans les chons ! Tant qu'à travaillai dans les chons, i eumerais bé meu qu'o sège chez nous.

PROSPER — Nous, on joue au ballon ! Et l'autre jour, nous, on a eu droit à la visite de Maurice Chevalier !

JEANNE — Ça vaut tout de même mieux que d'avoir à se battre.

PROSPER — Moi, je pense qu'ils vont finir par trouver une solution. On n'aura pas à tirer.

ANATOLE — C'est vrai, les Allemands, ils peuvent quand même pas être partout à la fois : en Finlande, en Norvège, en Pologne, en Autriche, et en France ! Moi je dis qu'Hitler attaquera pas. Il attaquera pas.

LOUIS — Alors, faudrait que le signions vite un traité, une paix, qu'on rentre à la mésin. Faudrait pas que la Guerre dure jusqu'au printemps, o nous mettrait dans la merde, pas qu'un petit peu.

PROSPER — Qui c'est qui la veut cette guerre ? Les allemands ? On leur a déjà foutu une raclée, ils sont pas prêts de revenir ! Les Français, ils ont trop souffert. Alors moi je dis qu'on n'aura pas à se battre.

MARIE — Ah, si sment vous pouviez avoér résin ! Si sment vous pouviez avoér résin ! Mais ol ét pas enternous qu'o décidont. Si ol était nous, ol arait jamais de guerre. Jamais. Mais ol ét tiés mossius de Paris pi de Berlin. Le m'avont pris mon petit Désiré... Mes deux autres gars pi mon gendre qui sont mobilisés. Pi mon pauvre oume qu'êt mort asture...

Long silence.

JULIETTE — Reprenez-donc un petit de jambin.

ANATOLE — Non, ils attaqueront pas.

Noir.

Quatrième époque : les années sombres (1939-1949

Conteurs et musiciens(12)

Musique : les amants de Saint-Jean (mixé bruits de bottes).

LE MENEUR DE JEU — Un mercredi de juin, Delphin, le fils de Louis, alors âgé de 14 ans, rentre à vélo de Parthenay où sa mère l'a envoyé faire une course. Tout à coup, il entend un bruit inhabituel qui semble s'approcher.

Vite, il cache le vélo. Il a tout juste le temps de se jeter à plat ventre dans le fossé et il voit passer une grosse moto, chevauchée par un homme lunetté, casqué, et en uniforme qui fonce à tombeau vert. Delphin reste de longues minutes sans bouger. Puis, tremblant, il enfourche sa bicyclette. Pour rentrer, il s'impose un long détour par des petits chemins, de peur de faire une nouvelle rencontre. Sa mère l'attend devant la porte, inquiète de son retard. Elle voit son fils tout en nage et hurlant : "Les boches, ils sont là ! Je les ai vus !"

L'ÉRUDIT — Le Maréchal Pétain obtient les pleins pouvoirs et demande l'armistice, qui est signé le 22 juin à Rethondes. La France est partagée en deux zones : l'une est dite libre, le gouvernement y siège à Vichy. L'autre, au nord, est occupée par les Allemands. Tout l'ouest est en zone occupée.

LE MENEUR DE JEU — Les deux frères. Louis et Anatole, sont rapidement démobilisés. Mais Prosper n'a pas cette chance. Fait prisonnier début juin, il est emmené en Bavière.

LA MÉMOIRE — Alors commence une période noire. L'occupant réquisitionne les chevaux, les voitures. Le couvre feu est instauré. Les aliments sont rationnés, un système de tickets est mis en place. En ville c'est la pénurie. On manque de tout.

LE MENEUR DE JEU — Alors, quand on a de la famille dans une ferme à proximité, on cherche à s'y approvisionner. Nous sommes en 1942. Chez Louis, on tue le goret.

Musique rapidement couverte par le cri de cochon égorgé. Diapos ?

LE MENEUR DE JEU — On commence par assommer la bête d'un coup de masse adroitement porté. Puis on l'égorge. Le sang est récupéré et immédiatement brassé à la main pour éviter qu'il caille.

LA MÉMOIRE — Avant la guerre, on recouvrait le goret de paille qui, en brûlant, grillait les poils. Mais dans les années 40, on ne laisse rien perdre : on rase l'animal, les soies seront vendues.

LE MENEUR DE JEU — Le goret est ensuite pendu par les pieds, vidé de ses entrailles et fendu en deux. Les tripes sont démêlées et vidées, puis lavées trois fois à l'eau courante, à l'endroit et à l'envers. La carcasse est découpée. Ensuite commence la cuisine...

La scène suivante apparaît en lumière.

LA MÉMOIRE : ...gratons, gros grillons, pâtés, jambons, fressure, boudins...

LE MENEUR DE JEU — "Pi ol a terjou ine boune femme pour chercher in' houme qui doune la mesure do boudin".

Scène 13 : Hiver 1942 - On tue le cochon

• Marie, Louis, Juliette, Marguerite, Anatole, Léon, Maurice enfant, Delphin, Lucien.

Louis est en train de mouliner la viande à pâté, Lucien (un jeune voisin) découpe des morceaux. Le jeune Maurice est sans arrêt dans ses jambes.

MAURICE ENFANT — Qui tu fais, Lucien ?

LOUIS — Maurice, vas-tu nous fich' ta paix !

LUCIEN — Oh, vous savez, il me dérange pas... *(à Maurice)* Tu vois, maintenant, je vais mettre tout ça dans le sel.

MAURICE ENFANT — Pourquoi ?

LOUIS — Juliette, appelle ton drôle ! L'êt terjou dans nos pattes !

Juliette entre en scène avec Marie. Elles portent des bassines pleines de tripes.

MARIE — Maurice, vins donc mon petit drôle. Vins voér Memé.

JULIETTE — I nous en allons à la rivière. Ol a encore cheu à laver.

MARIE — Lucien, ve jetez pas la couenne, terjou !

Marie et Juliette partent, entraînant Maurice.

LUCIEN — Delphin, Marguerite, vous pouvez amener les salous.

Delphin et Marguerite amènent deux gros charniers.

MARGUERITE — Bon. Les deux jambons sont dans le sel.

LUCIEN — Il reste plus que ça à mettre.

MARGUERITE — Et pi les tripes quand elles seront lavées.

Il place la viande dans le charnier, entre des couches de sel que verse Delphin.

LOUIS — Bon, asture i m'en va chauffer le four.

LUCIEN — Dame, pour moi je crois que c'est fini. Je reviendrai demain pour vous aider à brasser la fressure.

LOUIS — Oh, tu sais, i crés qu'o sera pas la peine, on manquera pas de bras : Natole dét venir de Thouars avec son drôle. O m'étoune que le sègions pas 'core rendus.

MARGUERITE *(apportant une cuvette pour que Lucien se lave les mains)* — Passe quand même prendre des boudins pour ta mère, Lucien.

LUCIEN — D'accord, je passerai sur le coup de midi.

Louis et Lucien s'en vont, chacun de son côté. Delphin et Marguerite rangent le matériel. Anatole et Léon arrivent en tandem (ou sur deux vélos).

DELPHIN — Tiens, les voilà !

Ils se saluent : "Bonjour petite sœur... Bonjour mon neveu... bonjour cousin etc..." puis ils rentrent et s'installent à table.

MARGUERITE — Un café ? Vous devez avoir eu grand froid à courir les routes.

ANATOLE — Merci, c'est pas de refus.

MARGUERITE — Oh... c'est pas du vrai café, hein.

ANATOLE — Alors, dis-moi, ma petite Guiguite, as-tu des nouvelles de Prosper ?

MARGUERITE — Pas de récentes. Je sais même pas s'il a reçu mon dernier colis. Il est au stalag XII A, à Limbourg en Rhénanie. Les boches le font travailler dans une usine, mais dans ses lettres il peut pas trop en parler. Il dit qu'il est bien nourri, bien logé, qu'il est en bonne santé, mais il a peut-être pas le droit de dire autre chose. En principe, je reçois une lettre par mois, mais là, ça fait un moment que j'ai rien reçu. Tu sais, Natole, le temps me dure de lui... Enfin, faut pas trop y penser... Et vous ? Comment ça va ?

ANATOLE — Oh, tu sais, y'a rien de changé depuis notre dernière visite : à Thouars, on manque de tout.

LÉON — Heureusement qu'on a de la famille à la campagne !

DELPHIN — Eh bé, vous allez avoir de quoi vous rattraper : y'a un jambon qui sera pour vous, pi des boudins, un pâté, de l'andouille. Vous allez repartir chargés comme des bourricots !

ANATOLE — En plus, faudra passer par les petites routes. À l'aller, on a pris par Lageon, mais...

DELPHIN — Ah, c'est sûr. Avec tout ce que vous aurez dans les sacoches, vous avez pas intérêt à croiser les boches !

MARGUERITE — Ni les gendarmes, ni la milice... Ça en fait des gens à éviter !

LÉON — À propos de vélo et de gendarme, on m'a raconté une histoire véridique. C'est un gars qui circule sur un vélo. Il se fait contrôler par les gendarmes. Pas de plaque. Les gendarmes s'apprêtent à lui faire payer l'amende. Mais lui, le gars, il demande : "Et si on vous fait courir, c'est combien ? — C'est le même prix." Alors le gars enfourche son vélo et il se sauve. À la première entrée de champ, hop ! Il balance le vélo et il se planque dans une haie. Les gendarmes, ils ont cherché, ils ont cherché... mais ils l'ont jamais retrouvé. Véridique, hein !

MARGUERITE — Oui, mais il vaut quand-même mieux ne pas les rencontrer !

ANATOLE — On va revenir par la vallée du Thouet. Mais on contournera Saint-Loup et Airvault par la plaine.

LOUIS (*revenant*) — Tè, vous êtes rendus ? Bonjour Natole, bonjour mon neveu. Dis donc Delphin, tu veux pas t'occuper de cuire les pâtés ? I m'en vas à la gare de Fénerly livrer lés topines.

DELPHIN — J'y vais. Tu viens, Léon ?

Léon et Delphin sortent de scène.

ANATOLE — Tu fais des topinambours, à présent ?

LOUIS — Bén obligé ! Topinambours, rabioles, navets... Ol ét imposé, i en ons "tant" à fournir. Pi faut leur livrer à la gare, encore ! Avec les bœufs attelés au tombereau : le cheval a été réquisitionné en 40.

ANATOLE — Bon, alors je vais te donner un coup de main. Dans le temps, j'étais pas trop mauvais pour mener les bœufs. Ça, ça s'oublie pas.

LOUIS — Allez, bé marche. Pi en passant dans le bourg, o fera causer les gens ! "Tè, v'là les bessins Natole pi Louis !"

ANATOLE — "Bé dame, ét-o que Natole s'a remis à la culture ?"

Rires.

Noir.

Conteurs et musiciens(13)

Musique "Les amants de Saint-Jean".

L'ÉRUDIT — En cette année 1942, l'occupant, secondé par la police de Vichy, arrête et déporte en masse les juifs, les tziganes, les communistes. Beaucoup ne découvriront l'ampleur de ce drame que bien plus tard. Pour l'heure, les uns ont trop à faire avec leur propre subsistance pour se soucier d'autrui.

LA MÉMOIRE — C'est le règne du système D : on fume du tilleul, on sucre avec de la saccharine, on torréfie des glands ou de l'orge... On ne jette plus rien. On récupère, on recycle à tour de bras.

L'ÉRUDIT — Pourtant, malgré la pression des autorités allemandes, ou peut-être à cause d'elles, un esprit de résistance est né. Il est en train de se répandre. Cela commence par des actes isolés, puis des réseaux se constituent pour collecter des informations et les transmettre à Londres.

LA MÉMOIRE — Dans la nuit du 20 au 21 août 1942, au dépôt SNCF de Thouars, une tentative de sabotage est déjouée par la police. Sept employés sont interpellés, puis relâchés faute de preuve.

LE MENEUR DE JEU — Anatole n'est pas suspecté...

L'ÉRUDIT — Le 11 novembre, les Allemands envahissent la zone libre.

LA MÉMOIRE — C'est à cette époque que les mouvements de résistance se développent en Deux-Sèvres.

L'ÉRUDIT — Il ne s'agit plus seulement de renseignement ou de sabotages isolés. L'objectif de ces mouvements est bel et bien la libération militaire du territoire national.

LA MÉMOIRE — Les résistants s'organisent et agissent dans la clandestinité, sans quitter pour autant famille et domicile. On ne parle pas encore de "prendre le maquis".

LE MENEUR DE JEU — Mais bientôt tout va changer...

L'ÉRUDIT — Le 16 février 1943, est créé le STO, le Service du Travail Obligatoire. Des milliers de jeunes doivent partir en Allemagne. Beaucoup préféreront se cacher, s'évanouir dans la nature.

Scène 14 : Printemps 1943 - Bal clandestin

• Léon, Delphin, Léa, Lucien, l'accordéoniste, Jeunes danseurs et danseuses.

C'est la nuit. Delphin sort sans bruit de chez lui. Il s'éloigne discrètement de la maison, mais, soudain, il voit une ombre.

DELPHIN — Qui va là ?

LÉON — Delphin ? C'est moi, Léon, ton cousin.

DELPHIN — Léon ? Qu'est-ce que tu fais là ? C'est pas une heure pour courir les chemins...

LÉON — Bé... Et toi ?

DELPHIN — Chutt ! Approche. Je vais te dire où je vais, mais il faut me promettre d'en parler à personne.

LÉON — Promis.

DELPHIN — Cette nuit, il y a un bal à Tennessus, un bal clandestin.

LÉON — Et tu y vas seul ?

DELPHIN — Oui, qu'est-ce que tu crois !

LÉON — C'est pas un peu... dangereux ?

DELPHIN — Justement, c'est ça qu'est excitant !

LÉON — Ton père n'est pas au courant, je suppose...

DELPHIN — Tu penses. S'il le savait, je me prendrais une de ces avoînées ! T'as promis de ne rien dire.

LÉON — Oui. À une condition : tu m'emmènes avec toi.

DELPHIN — Oh, pourquoi pas, plus on est de fous...

LÉON — Eh bien, allons-y.

DELPHIN — Tu m'as toujours pas dit ce que tu faisais là...

Ils s'en vont et parcourent un bout de chemin puis Delphin s'arrête.

DELPHIN — Lucien ! Léa !

Lucien et Léa sortent de l'ombre.

LUCIEN — C'est nous, on est là !

LÉA — Moins fort. Tu vas réveiller les chiens !

DELPHIN (*faisant les présentations*) — Lucien, un voisin. Sa sœur Léa, Léon, mon cousin de Thouars, le fils de mon oncle Anatole.

LUCIEN — Enchanté. Bon, je voudrais pas vous presser, mais faut peut-être voir à y aller.

Ils s'en vont. On découvre en lointain un groupe de jeunes gens qui dansent au son de l'accordéon.

Scottish.

Arrivée de Léon, Delphin, Lucien et Léa. Léon invite Léa à danser.

Java

Le musicien enchaîne sur une polka. De temps en temps, il annonce "Changez de cavalière". La première fois, Léon et Léa se séparent, la deuxième fois ils se retrouvent, puis ne se séparent plus. Les autres danseurs protestent, faussement irrités. Alors, Léon et Léa s'éloignent du bal, faussement vexés.

Le bal se poursuit (polka) mais il est moins présent au plan sonore et visuel. La lumière baisse lentement, ou se fait contre-jour).

LÉA — Alors, comme ça, vous êtes chez votre oncle ?

LÉON — Oui.

LÉA — Et vous comptez rester longtemps ?

LÉON — Oui... Non... Enfin, je ne sais pas encore... À vrai dire, en cet instant précis, je n'habite nulle part.

LÉA — Je ne comprends pas...

LÉON — Je viens juste d'arriver. Je n'ai pas encore vu mon oncle, et je ne sais pas s'il va pouvoir me garder. En fait, il est possible qu'il refuse...

LÉA — Pourquoi ça ?

LÉON — Léa, je vais vous dire un secret. On se connaît à peine... mais je vous fais confiance. Je ne sais pas bien pourquoi, je suis sûr que je peux vous faire confiance.

LÉA — Vous pouvez. Vous avez ma parole.

LÉON — Bon. Voilà. J'ai été requis pour partir en Allemagne. Le STO. Ce matin, j'ai quitté ma famille, mes parents, mais je ne suis pas monté dans le train. C'est décidé, je ne pars pas. Pas question de m'en aller travailler pour l'ennemi. Alors, il faut que je disparaisse. J'ai tout de suite pensé à me cacher chez Tonton Louis, et j'ai marché toute la journée pour venir jusqu'ici... Mais maintenant, je ne sais plus : est-ce que j'ai le droit de lui faire prendre de tels risques ? Malheureusement, je ne connais pas d'autre endroit où aller...

Le bal a disparu, il n'y a plus de musique.

LÉA — Et si vous vous cachiez chez lui, ou en tout cas près de chez lui, mais sans qu'il le sache ?

LÉON — Sans qu'il le sache... ?

LÉA — Oui, si votre famille ignore où vous êtes, ils ne sont pas complices !

LÉON — C'est pas possible...

LÉA — Mais si. J'ai peut-être une idée. Mais pour ça il faudrait mettre Delphin dans le coup. Et aussi mon frère. J'ai pas le droit de vous dire pourquoi, mais vous pouvez lui faire confiance. Lucien sait tenir sa langue...

Delphin et Lucien se sont approchés d'eux sans qu'ils s'en aperçoivent.

LUCIEN — Alors, les amoureux, on fait bande à part ?

LÉA — Arrête de dire des bêtises, on parle sérieusement.

LUCIEN — Oh la la !

LÉA — Alors, ça marche ? On les met dans la confidence ?

LÉON — D'accord. De toute façon, j'ai pas vraiment le choix.

LÉA — Bon, vous deux, on a quelque chose à vous dire.

Noir.

Conteurs et musiciens (14)

LE MENEUR DE JEU — Nous sommes en avril 1943. Léon n'a pas rejoint son poste en Allemagne, il est recherché comme réfractaire au STO. Ses parents ont été interrogés, mais ils sont sans nouvelles de lui. Léon a disparu.

LA MÉMOIRE — En Gâtine, la résistance s'active. Tous les soirs, à l'écoute de la T.S.F., on attend le message qui annoncera un parachutage. Depuis le début de l'année, les avions anglais lâchent régulièrement des cargaisons d'armes et d'explosifs à Neuvy-Bouin, Maisontiers ou Lageon.

L'ÉRUDIT — Hélas, au début de l'été, la Gestapo a eu vent de ces parachutages. En août, une vague d'arrestations décime la résistance gâtinaise. Des hommes, des femmes, capturés les 9 et 10 août, mourront en déportation.

LA MÉMOIRE — Début 44, la lutte contre l'occupant s'intensifie. La répression aussi. On commence à parler d'un débarquement des alliés. Avec l'afflux de Jeunes réfractaires au STO, les premiers maquis apparaissent en Gâtine. Et puis il y a les bombardements.

LE MENEUR DE JEU — Quand arrive le printemps, l'espérance est au rendez-vous.

Scène 15 : 1944 - Epouillage

• L'institutrice, Maurice enfant, Marie, Garçons et filles.

Les élèves sont en rang à l'entrée de l'école.

L'INSTITUTRICE — Allez-y, entrez.

Les enfants entrent et vont à leur place.

L'INSTITUTRICE — Un peu de silence ! Aujourd'hui, c'est Clarisse qui mènera le chant.

Une élève vient se placer face aux autres, donne le signal et bat la mesure. Les élèves chantent "Maréchal nous voilà". Marie arrive avec le petit Maurice.

MARIE — Bonjour mademoiselle. Excusez le retard. Ol ét de ma faute. Sa mère a pas pu l'amener à cause des vélagés à la ferme, mais a voulait pas le laisser partir tout seul, avec tout ce qui se passe de tio temps. Pi ol ét que moè, i ai pus mes jambes de vingt ans.

L'INSTITUTRICE — Ce n'est pas bien grave, nous venons juste de rentrer.

MARIE — Bon, mon petit Maurice, tu seras bien sage, hein ? Tu feras pas bisquer la demoiselle, hein ? T'as bé ton plumier, t'as bé tes cahiers ? Oh, bé regarde ! T'as sali ton sarau ! Qui qu'a va dire, maman ? A va disputer, maman !

L'INSTITUTRICE (*s'impatientant*) — Bien, au revoir madame.

MARIE — Bisou Memé ?

Maurice fait une bise à sa grand-mère et rejoint sa place.

MARIE — Au revoir mademoiselle. Pi faites excuse pour le dérangement, hein !

L'INSTITUTRICE — Bon. Aujourd'hui, c'est jour des poux. Les grandes, vous venez.

L'institutrice distribue aux grandes filles les peignes fins et la marie-rose et l'épouillage commence, les plus grands s'occupant des plus petits.

On entend le ronronnement (de plus en plus présent) d'avions qui passent à haute altitude.

UNE ÉLÈVE — Mademoiselle, vous entendez ? Des avions !

UNE AUTRE — Pfff... Y'a pas de risque, c'est jamais nous qu'ils bombardent !

UNE AUTRE — Mon père dit que quand on les entend au-dessus de nous, c'est qu'ils vont bombarder Poitiers.

L'INSTITUTRICE — Bon. Du calme. À mon signal...

Elle frappe dans les mains, les enfants se placent sous les tables comme leur a appris la défense passive. Le bruit des avions s'éloigne.

L'INSTITUTRICE — C'est terminé. Pas la peine de vous rassoir. Prenez plutôt vos boîtes. Nous partons ramasser les doryphores dans le champ des essarts.

Réactions diverses des élèves, certains sont joyeux de cette sortie, d'autres prennent ça comme une corvée.

MAURICE ENFANT — Pfff. Encore !

L'INSTITUTRICE — Pas de discussion, c'est comme ça. En rang par deux, allez vite.

Les élèves se mettent en rang.

L'INSTITUTRICE — Allez-y.

Les élèves sortent. Mais ils s'arrêtent : on entend des bombardements au loin.

UNE ÉLÈVE — Parthenay ! C'est Parthenay qui est bombardé.

Scène 16 : 1944 – la TSF.

- Marius, Suzanne, 1^{er} soldat allemand, 2^{ème} soldat allemand, 3^{ème} soldat allemand, Lucien l'accordéoniste, buveur 1944.

Au café, désormais tenu par un jeune couple, Marius et Suzanne, le soir. C'est jour AVEC alcool.

BUVEUR 1944 (*passablement éméché*) — Dis-donc, Marius, t'as entendu ? On dirait bé que t'io coup ol était pour Parthenay.

MARIUS — Ça se pourrait.

BUVEUR 1944 — Remarque, moè o me dérange pas. Du moment que le choisissent pas le mercredi pour bombarder le champ de foire ! Moè, du moment que le venont pas m'emmerder... Dans le commerce, t'o sais comme moé, boche français, anglais, américain, le client est roi. Moé, i vend aux allemands, ol ét vrai. Mais si les autres s'amenont, i leur vendrai pareil ! Pa-reil ! Pi attention ! I ai p'têt' vendu aux boches, mais i leus ai terjou, terjou, fait payer plus cher qu'aux français. Oui monsieur ! Allez, Suzanne, tu me remets ça !

SUZANNE — Tu trouves pas que t'as assez bu ?

BUVEUR 1944 — Oh ma petite Suzanne, s'il te plaît, un dernier petit pour la route !

MARIUS — Vingt-deux ! V'là les verts de gris !

BUVEUR 1944 — Putain de doryphores !

SUZANNE (*au buveur 1944*) — Bon. Je veux bien te resservir, mais t'as intérêt à la fermer.

1^{er} SOLDAT ALLEMAND — Bonchour mezieurs-dames.

2^{ème} SOLDAT ALLEMAND — Patron, trois rouches.

MARIUS — Bonjour messieurs. C'est bientôt le couvre-feu, il va falloir boire vite.

3^{ème} SOLDAT ALLEMAND — Pas de problème.

MARIUS (*en les servant*) — Vous rentrez sur Parthenay, là ? On dirait que ça a chauffé dur là-bas.

BUVEUR 1944 — Boum ! Boum !

3^{ème} SOLDAT ALLEMAND — Oui, on dirait. Alors justement, on est pas pressés ! On s'est dit qu'on allait faire une petite... comment vous dites en français... arrê't pipi.

SUZANNE — C'est au fond de la cour.

2^{ème} SOLDAT ALLEMAND — Ia, mais avant de vider il faut remplir ! ah ah ah !

BUVEUR — Dis donc, Marius, t'as pas vu passer les drôles ? Le revenient de la chasse, la chasse aux doryphores.

MARIUS — Oui, oui, j'ai vu.

2^{ème} SOLDAT ALLEMAND — Ah, les doryphores, gross malheur pour la culture.

MARIUS — Bon, messieurs, on ferme. C'est l'heure.

1^{er} SOLDAT ALLEMAND — Un dernier... comment vous dites en français... pour faire la route.

MARIUS — Désolé, c'est l'heure. Les autorités d'occupation nous imposent une heure de fermeture, on obéit.

2^{ème} SOLDAT ALLEMAND — Ah, vous êtes durs avec nous, savez-vous.

MARIUS — C'est la guerre. Bonsoir messieurs.

Les trois soldats et le buveur sortent.

SUZANNE — J'ai eu une de ces frousses ! Avec l'autre ivrogne...

Par un autre accès, entrent Lucien et l'accordéoniste.

L'ACCORDÉONISTE — Bé dis donc ! J'ai bien cru que t'allais les garder à souper ! Ça fait cinq minutes qu'on attend dans la cuisine.

MARIUS — Je crois que c'est bon, ils sont partis. On peut allumer.

Il allume la radio et règle sur Londres. Musique Jazzy.

MARIUS — Alors ? Parthenay ?

L'ACCORDÉONISTE — Oui. Ça a cogné dur du côté de la gare. Par contre le pont de chemin de fer a pas été touché.

LUCIEN — Bah, c'est que partie remise.

MARIUS — Attention, ça va être l'heure.

La radio annonce : "Et maintenant, voici quelques messages personnels : La soupe aux choux se fait dans la marmite, je répète, la soupe aux choux se fait dans la marmite, les bijoux de la couronne, je répète, les bijoux de la couronne. Les nouilles sont cuites, je répète, les nouilles sont cuites.... "

MARIUS (*baissant le son*) — Les nouilles sont cuites ? C'est bon, les gars. Parachutage demain soir sur "Coulevre". Tu préviens les autres ?

L'ACCORDÉONISTE — Comme d'habitude.

LUCIEN — Dis donc, Marius, j'ai une nouvelle recrue.

MARIUS — Qui ça ?

LUCIEN — Il s'appelle Léon. C'est le neveu à Louis Gatineau, le fils de son frère Jumeau, il est de Thouars. Il est réfractaire au STO et son cousin le cache depuis un an dans des taillis, tout près de la ferme.

MARIUS — T'es sûr de lui ?

LUCIEN — Tu penses. C'est ma sœur qui le ravitaille depuis un an. Il en a marre de se terrer comme un lapin. Il a qu'une envie, c'est de bouger. Je t'en parle parce qu'on va pas tarder à avoir besoin d'hommes.

MARIUS — Bon, tu connais la procédure. Pas d'exception. Plus que jamais on doit rester prudent. Alors, je contacte Thouars, je prends mes renseignements, et si y'a pas de problème tu nous l'amènes.

LUCIEN — Il va être content.

L'ACCORDÉONISTE — C'est à ta frangine que ça fera peut-être moins plaisir !

Marius remonte la radio.

Noir.

Scène 17 : 1944 – Le Maquis

• Louis, Léa, Léon, Delphin.

Ambiance nuit, devant la ferme de Louis. Louis sort de chez lui, mal réveillé, en proie à une envie pressante. Mais, entendant des pas il se cache. Il voit passer Léa avec un panier. Il la suit et la voit rejoindre Léon près d'un taillis. Elle lui saute au cou.

LOUIS — Bougez pas ! Léon ? C'est toi ? Qui que tu fous là ?

LÉON — Je me cache...

LOUIS — Hein ? Tu vas quand même pas me dire que tu te caches dépis le mois d'avril de l'année dernière !

LÉA — C'est pourtant vrai. C'est moi qui lui apporte à manger.

LOUIS — Chez moé ! Pi tes parents, pendant ce temps qui se font un mauvais sang pas possible ! Le te créyont mort, ou parti aux cinq cent diables, à Londres, à Alger ! Enfin, i me demande bé qui que t'as dans la tête !

LÉON — Je voulais pas partir en Allemagne.

LOUIS — Tu voulais pas partir en Allemagne ! Tu voulais pas partir en Allemagne ! Ol ét à cause de gars comme toè que les prisonniers en finissent pas de rentrer ! Ah, tu peux être fier ! Pi si les gendarmes t'avaient trouvé, hein ? Chez moé ? Qui qu'i aurions dit ?

LÉA — La vérité : que vous saviez pas. Puisque vous saviez pas.

LOUIS — Pi ils nous auraient cru ! Sans doute !

DELPHIN (*arrivant comme une furie*) — Qu'est-ce qui se passe ? On entend gueuler depuis la maison ! Merde... Papa ? Qu'est-ce que tu fais là !

LOUIS — Ah bé v'là l'reste ! Litou l'étais au courant ! Alors ol avait que moé ! Ol avét que moé qu'o savais pas !

DELPHIN — C'est de ma faute, Papa. J'ai préféré rin dire. Je savais pas comment tu réagirais, alors...

LOUIS — Comment qu'i réagirais... comment qu'i réagirais... Ve créyez pas, quand même, que i aurais refusé de cacher mon neveu, non ! Le gars à mon frère ! I t'aurions fait... i sais pas, moè... une cachette dans la grange, derrière le tas de bois ou bé... dans la cave, i aurions monté un mur. Enfin !

LÉON — C'était pas prudent. Ça aurait fait trop de monde au courant : Tante Juliette, Mémé, Marguerite, Maurice. Et vous auriez voulu prévenir les parents. J'ai pas voulu vous imposer tous ces tracass.

LOUIS — Bon. Allez, tout le monde à la mésin ! Astur qu'i o sais, tu vas quand même pas rester dans tiés boéssins.

LÉON — Non. De toute façon j'allais partir. Oui je voulais te l'annoncer, Léa, et à toi aussi Delphin. Je vais rejoindre le maquis, c'est décidé. Lucien m'a mis en contact avec eux. Dès demain, vous m'aurez plus sur les bras.

LÉA — Tu m'as jamais entendu me plaindre.

LÉON — C'est pas ce que je voulais dire, tu le sais bien. Mais, tu comprends, j'ai envie de me rendre utile. La libération a commencé. Je veux en être.

LOUIS — Bon. Pour la libération, ol attendra p'têt' jusqu'à demain, non ? I allons quand même pas te laisser partir sans que t'èges mis les pieds à la mésin. Léa, prends ton penè. O dét me rester 'core ine boune bouteille qu'i gardais pour ine grande occasiin...

LÉON — Bon, je crois que j'ai pas le choix !

LOUIS — Pi, toè, Delphin, faut qu'i te dise ine affaire : moé, quand i avais ton âge, i cachais rin à min père. Allez, en route ! Pi menez pas de bru, manquerait pu qu'on réveille les femmes ! Al avont pas besoin d'être dans le secret. Moins qu'a-z-en savont, moins qu'a-z-en disont !

Conteurs et musiciens (15)

MENEUR DE JEU — Le lendemain, Léon prenait le maquis. Il avait passé la nuit dans un bon lit de plumes, celui de Delphin. Louis se leva bien avant pour lui faire ses dernières recommandations, avant le départ. Les autres membres de la famille n'apprirent que bien plus tard la présence clandestine de Léon, tout près d'eux, pendant plus d'un an, sans qu'ils l'eussent jamais soupçonnée.

L'ÉRUDIT — Après le débarquement allié en Normandie, les mois de juin, juillet et août 44 furent ceux du vrai combat, armes à la main, pour la libération.

LA MÉMOIRE — En Gâtine, les parachutages, les sabotages se multipliaient. Les occupants étaient harcelés. Harcelés, mais toujours dangereux. Ils prenaient des otages et les fusillaient, brûlaient des maisons. Ils finirent par s'en aller. Le mois d'août touchait à sa fin. La liberté, enfin.

L'ÉRUDIT — Il y eut encore huit mois de guerre. Huit mois de combats sur d'autres terrains et, pour finir, au cœur de l'Allemagne. Au fur et à mesure de la progression alliée, des prisonniers étaient délivrés et prenaient le chemin du retour. Ils mettaient parfois plusieurs semaines pour rentrer.

MENEUR DE JEU — Prosper, lui, mit plusieurs mois. Son dernier stalag était en Saxe et fut libéré par les Russes en avril 45. Début 46, Marguerite n'avait toujours pas revu son mari, elle était sans nouvelles de lui. Leur fille Odile, née en 39, allait sur ses sept ans et ne connaissait pas son père.

L'ÉRUDIT — C'était le début de la reconstruction. La France se réveillait d'un long cauchemar, mais exsangue. Ce fut une époque curieuse : on manquait de tout sauf d'enthousiasme. Ce fut l'après-guerre, les années du baby-boom, ce que plus tard on appellerait "les trente glorieuses".

MENEUR DE JEU — Le 4 mars 1946 fut un jour de fête. Léon et Léa se mariaient.

Cinquième époque : les trente glorieuses (1945-1975)

Scène 18 : 1946 – La noce

• Léon, Léa, Marie, Louis, Juliette, Anatole, Jeanne, Maurice enfant, Delphin, Yvette, Lucien, Marguerite, l'accordéoniste, Prosper enfant, Invités à la noce.

Son de cloches enjouées. La mariée sort de l'église, suivie par les gens de la noce. L'accordéoniste joue pour les accueillir. Cris "Vive la mariée".

L'ACCORDÉONISTE — Vive la mariée !

TOUS — Vive la mariée !

LUCIEN — Allez, la photo. Apportez les bancs !

On installe des bancs pour disposer la noce pour la photo. Lucien, qui est garçon d'honneur, joue le maître de cérémonie.

LUCIEN — Alors ici, les mariés. Les parents de chaque côté, les frères et sœurs... Vous me laissez une place, hein ! Derrière, les oncles et tantes, chacun de son côté, les cousins. Et les drôles, vous vous mettez devant. *(il confie l'appareil à l'accordéoniste)* Bon, t'as compris ? Tâche de pas la rater !

L'ACCORDÉONISTE — Ma parole ! C'est moi qui fait tout, dans cette noce !

Lucien va se placer.

MARIE — Oh, mes chausses qui rolont ! Faut qu'i les regrave !

MARGUERITE — Odile, vas-tu te tenir tranquille !

ODILE ENFANT — C'est Maurice qui m'embête !

MAURICE ENFANT — C'est même pas vrai !

JULIETTE — Maurice, arrête d'embêter ta cousine ! Ah, les drôles !

ANATOLE — Dis donc, Louis, t'es à l'amende ! C'est mon gars qui se marie le premier !

LOUIS — Oui, mais l'est revenu se marier au pays. Ol ét toè qu'es à l'amende !

ANATOLE — C'est ça, compte là-dessus !

JEANNE — Bon, taisez-vous et arrêtez de bouger, sinon on en finira jamais !

L'ACCORDÉONISTE — Souriez. Attention, le petit oiseau va sortir !

La photo se fige. Bruit de déclic.

TOUS — Ahhhh !

LUCIEN — Fais-en une autre, on sait jamais.

Ils reprennent la pose. À ce moment-là arrive Prosper.

DELPHIN — Regardez ! C'est Tonton Prosper !

MAURICE ENFANT — Odile, c'est ton papa.

Tous restent interloqués, sauf Marguerite qui se précipite dans les bras de son mari. Puis Prosper s'avance vers le groupe qui l'accueille chaleureusement, sauf Odile qui reste dans son coin, indécise.

MARGUERITE — Odile, viens dire bonjour.

ODILE ENFANT — Bonjour monsieur.

MARGUERITE — Odile, c'est papa ! Fais-lui la bise.

Odile se décide et va embrasser son père. Puis tout le monde se retrouve tout bête, gêné.

ANATOLE — Tu parles d'une surprise ! Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

LOUIS — Dame, oï ét qu'i en sais rin ?

LÉA — Écoutez. Vous êtes invité à la noce.

MARGUERITE — Allez-y. On vous rejoindra.

LUCIEN — Bon, alors allons-y ! En cortège ! Et que ça saute ! Le chacun avec sa chacune ! Allez, allez, plus vite que ça !

MARIE — Odile, vins avec Memé, ma drollère.

Le cortège se forme et s'éloigne. L'accordéon joue devant la mariée.

MARGUERITE — Ah, dis-donc, si tu voulais nous faire la surprise, c'est réussi.

PROSPER — J'aurais voulu te prévenir, mais j'étais pas sûr de passer la Loire assez tôt pour avoir un train. Les ponts sont coupés et... Si t'étais venue me chercher à la gare et que je sois pas dans le train...

MARGUERITE — Tu sais que tu m'as fait attendre ! T'en as mis du temps à revenir !

PROSPER — C'est qu'il a fallu en faire du chemin ! Quand les Russes nous ont libérés, j'ai été envoyé dans un hôpital. Ils nous ont gardés trois mois, le temps qu'on se retape, soi-disant. Faut dire qu'on n'était pas beaux à voir. En dernier, les Allemands avaient plus rien à manger, alors tu penses, les prisonniers avaient encore moins. Après, quand ils nous ont relâchés, il a fallu traverser toute leur zone d'occupation pour rejoindre les Américains. À pied ! Y 'avait plus de trains. On y est allés par étape. Quand on rentrait dans un pays, on allait chez le maire. On demandait qu'il nous loge et qu'il nous donne à manger. Souvent les Allemands avaient fui l'avancée des Russes, ils étaient partis. Alors on rentrait dans les maisons, et on se servait : on prenait ce qu'on trouvait. Une fois, on a trouvé des vélos, alors là on a gagné du temps. Il fallait prendre les petites routes parce que les grands axes étaient coupés. Pas de carte ! On s'est perdus plus d'une fois ! Enfin, on a fini par trouver les Américains, et là, ça a été plus vite. Ils avaient aménagé un camp, on y est restés quinze jours, pi ils ont commencé à nous évacuer par camions. Mais comme les ponts étaient coupés sur le Rhin, il nous ont fait passer par la Hollande et la Belgique. À Anvers, on a passé une visite médicale, on a pris le train jusqu'à Valenciennes. Valenciennes - Paris. Paris-Tours. À Tours, il a encore fallu traverser la Loire. Je croyais jamais y arriver. Pi me voilà...

MARGUERITE — T'es là, maintenant, t'es rendu. T'es chez toi.

PROSPER — Oui. Depuis tout ce temps...

MARGUERITE — C'est fini. La Guerre est finie. Viens, Prosper, on rentre à la maison.

Noir.

Conteurs et musiciens (16)

Musique.

L'ÉRUDIT — De la fin de la Guerre aux années 60, l'agriculture et le milieu rural connaissent d'importantes mutations.

LA MÉMOIRE — Le statut du fermage...

LE MENEUR DE JEU — Avant, les fermiers étaient vraiment soumis aux propriétaires, pour un oui, pour un non un propriétaire pouvait mettre son fermier à la porte.

L'ÉRUDIT — Le statut du fermage, créé en 1946, apporte une certaine sécurité aux fermiers, les litiges sont désormais jugés par des tribunaux paritaires des baux ruraux.

LA MÉMOIRE — Le développement des Coopératives d'Utilisation du Matériel Agricole...

LE MENEUR DE JEU — Quelques CUMA existaient avant la guerre. Après 45, avec l'utilisation de nouveaux matériels, elles se généralisent.

LA MÉMOIRE — La mécanisation...

LE MENEUR DE JEU — Les premiers tracteurs arrivent en 46, 47. Au début des années 50, les commandes affluent chez les marchands de matériel agricole. Les listes d'attente sont parfois longues.

Scène 19 : PSJ - Le tracteur

• Louis, Juliette, Delphin, Yvette, Marie.

Un soir de juillet, Delphin rentre du travail et se lave les mains. Yvette s'approche.

YVETTE (*bas à Delphin*) — Faut que tu lui en parles.

DELPHIN — Mais oui, t'en fais pas...

YVETTE — Fais-le maintenant. C'est le moment.

On passe à table.

DELPHIN — J'ai vu les "Cordinière"... La "cocotte" est chez eux... Causé à Gaston, il venait voir ses taures dans les bas, m'a dit qu'il avait un bœuf de pris.

LOUIS — Oh la la... V'là encore la poisse qui recommence ! Va falloir leur prêter nos bœufs pour que le finissent les mètes.

DELPHIN — On peut pas leur refuser : c'est des bons voisins, pi des gens de service... Toutes les chances de ramener la maladie chez nous !

LOUIS — Si elle a à venir, tu pourras pas o-s-empêcher.

DELPHIN — Encore la guigne pour les attelages ! Moi, plus j'y pense... une solution, ça serait... le tracteur.

LOUIS — Quoi ? T'es fou !

DELPHIN — Non ! Non ! J'y ai déjà réfléchi : on a trois paires de bœufs et deux chevaux. On vend deux paires et un cheval...

LOUIS — Pi pour l'ouvrage tu restes avec deux bœufs pi un cheval !!! (*à Juliette*) Ma pauvre Juliette, i crés que ton drôle est venu fou ! Un tracteur !

DELPHIN — Regarde chez les Dupont. Je trouve que le tracteur rend bien du boulot... Et tu remplaces les quatre bœufs et le cheval par cinq vaches qui rapportent... Fais le calcul : le lait à vendre en plus, par jour, 50 litres au moins !

LOUIS — Pi quo tracteur, tu le payes comment ? Vas-y, dis-zou ! T'as dos sous ?

DELPHIN — J'ai vu avec la banque... J'ai fait le point...

LOUIS — Tu t'acoquines avec les banques, asteure ! (*à Juliette*) On en aura vraiment vu de toute espèce, ma pauvre femme ! (*à Delphin*) Combé qu'o coûte, un tracteur ?

DELPHIN — Je me suis renseigné. Un 20 CV "Ferguson" et sa charrue deux socs, il faut compter dans les 500 000 à 520 000. Le Maréchal m'a dit qu'il y en aurait bientôt un de libre dans la concession. Si on veut, on pourrait l'avoir d'ici un mois ou deux.

LOUIS — Et où tu prends les sous ?

DELPHIN — Je te dis : j'ai vu au Crédit... Je peux emprunter 300 000. Comme j'ai 90 000 de placé...

LOUIS — T'as de l'argent de placé, toé ? Chez les voleurs ? Pi tu veux emprunter ! T'es fatigué d'être heureux, mon gars ? Je vais te dire : i é jamais emprunté un sou à persoune, o m'a pas empêché de...

DELPHIN — Oui, j'ai des sous de côté. À chaque paye de lait, je mets 10 francs sur mon compte. Et en plus, ça rapporte. Je suis pas comme toi, moi, je prête pas à des gens qui me le rendront pas !

LOUIS — Me parle pas sur ce ton ! Mes sous, i en fais ce que je veux ! Pi les gens que tu dis, bé le me les rendront, quand i leur demanderai.

DELPHIN — Écoute-moi, Papa. Voilà comment je vais le payer, le tracteur : 300 000 francs d'emprunt + mes 90 000, ça fait 390 000. Tu me suis ? La vente des bœufs : 4 x 80 000 = 320 000. Le vieux cheval : 65 000. Ça fait 385 000. Tu me suis toujours ? On achète 5 vaches : 300 000 francs environ. Alors, de la vente des bœufs et du cheval, moins l'achat des vaches, il reste 85 000 francs. Alors, 390 000 + 85 000, ça fait 475 000. Pour le tracteur, il nous manque tout juste 50 000 ! Tu crois pas qu'on pourrait y arriver... hein ? En faisant un effort de ton côté...

LOUIS — Le v'là qui me commande, à présent !

JULIETTE — Louis, te mets pas dans cet état...

LOUIS — Monsieur achète son tracteur avec mes sous pi faudrait rin qu'i dise ! Mais mon pauvre Delphin, avec les terres mouillées comme on a, te passeras pas les guérets ! Comment que t'iras chercher les choux, en hiver ? Là, tu seras bé content de trouva les bœufs des voisins pour sortir ton bouzin de la merde ! J'o vois de là ! Tant qu'i pourrai encore travailler, ol aura pas de tracteur ! Pas de ça chez nous !

JULIETTE — Écoute, Louis. Delphin est pas un fainéant. Il fait pas mal ses affaires. Après tout, faut vivre avec son temps... Tout le monde s'y met. Et cinq vaches de plus qui rapportent...

LOUIS — Vas-y, soutiens-le !

MARIE — O me regarde pas... pasqu'i sés pus boune à rin... Mais ol a quand même ine affaire qu'o faut qu'i te dise, Louis. Vos facheries, o me rappelle quèque chouse ! Tu te souvins, ol a 20 ans, avec ton défunt père, quand t'as v'lu acheter la lieuse ? Le "progrès", t'avais que ce mot à la bouche...

LOUIS — Bon ! Puisque tout le monde s'y met ! Puisque i peux plus rin dire, fais donc comme tu voudras... Mais tu viendras pas te plaindre après, hein ! I t'aurai prévenu !

Conteurs et musiciens (17)

MENEUR DE JEU — Le 12 janvier 1952, un tracteur flambant neuf, de couleur grise et de marque Ferguson fait son entrée dans la cour de la ferme. Il était attendu depuis plusieurs mois. Louis avait invité tous les voisins à arroser la nouvelle acquisition. Fièremment, il se faisait photographier devant la machine, et expliquait à qui voulait l'entendre qu'un tracteur était une nécessité dans l'agriculture moderne.

LA MÉMOIRE — En 1955, la Gâtine connaît son premier concours de labours.

MENEUR DE JEU — Le temps s'accélère. Anatole avait été le premier des jumeaux à s'honorer du titre de grand-père : en 1950 était née Chantal, fille de Léon et Léa.

Louis n'eut pas à attendre trop longtemps. En 52, Yvette, la femme de Delphin mettait au monde un petit Jean-Philippe. L'année suivante, toute la famille réunie enterre Marie, l'aïeule, la mère des jumeaux, emportée par une paralysie.

LA MÉMOIRE — Les années 50 voient la modernité atteindre les villages et les fermes isolés. La fée électricité tend sa toile et plante ses poteaux au long des chemins vicinaux. À Parthenay, l'industrie locale, métallurgique ou agroalimentaire, est en pleine expansion.

L'ÉRUDIT — On n'avait jamais autant consommé. C'est l'ère du réfrigérateur et de la quatre chevaux. Chaque soir, c'est désormais autour du poste de radio que se rassemblent les familles.

LA MÉMOIRE — On savoure avec délice la paix et la croissance, sans trop se soucier du lendemain.

L'ÉRUDIT — Pourtant la guerre est toujours menaçante. C'est l'Indochine. Puis bientôt l'Algérie...

MENEUR DE JEU — Nous sommes au printemps 1960, Delphin fête le baptême de son deuxième enfant, une fille. Comme des milliers de bébés nés cette année-là, elle s'appellera Brigitte.

Musique : "Brigitte Bardot".

Scène 20 : 1960 - Repas de Baptême

- Louis, Juliette, Delphin, Yvette, Jean-Philippe enfant, Léon, Léa, Anatole, Jeanne, Lucien, Odile, Maurice, Chantal enfant, Brigitte bébé, Marius, Suzanne, Marguerite, Prosper, Meneur de jeu.

On voit, figée, la scène de repas de Baptême au café. Le meneur de jeu se dirige vers la scène et va présenter chacun des convives.

MENEUR DE JEU — Le repas de baptême se déroule devant le café de Marius et Suzanne. Il y a là Louis et Juliette ; leurs deux fils : Maurice qui est en permission et Delphin ; Yvette son épouse et Jean-Philippe leur premier fils. Sont également de la fête : Anatole et Jeanne ; leur fils Léon, sa femme Léa et leur petite Chantal ; Lucien, le frère de Léa ; Marguerite et Prosper et leur fille Odile qui va sur ses 21 ans.

La scène s'anime.

SUZANNE — Qui veut reprendre du café ?

MARIUS — Je vous sers une petite prune ?

Réactions diverses.

LOUIS — À la santé de la petite drollère !

DELPHIN — Vous avez apporté vos boules ?

LÉON — Ah, dame, moi je l'ai ai toujours avec moi !

LÉA — Léon, enfin ! C'est ça, allez, va donc jouer au lieu de dire des bêtises !

Maurice, Delphin, Lucien et Léon vont jouer aux boules. Odile les suit pour assister à la partie. Louis, Anatole, Juliette et Prosper démarrent une partie de cartes.

JULIETTE — Suzanne, faut-i vous aider ?

SUZANNE — Ah, pas question ! On se débrouillera de ça avec Marius.

Yvette va voir si Brigitte dort dans son landau. Elle est rejointe par Marguerite, Jeanne et Léa.

YVETTE — Dors, mon bébé, dors.

JEANNE — Oh, écoutez, j'en reviens pas comme elle ressemble à son grand-père. Ah, pas de doute, c'est bien une Gatineau !

MARGUERITE — Ça, y'a pas de doute possible. Oh, il faudra que je vous montre les photos d'Odile à son âge. C'est simple, à 20 ans près on dirait deux jumelles ! Et les jumeaux, dans la famille, on connaît !

JEANNE — Oh, elle se réveille, pauvre petite biche !

YVETTE — C'est à cause du bruit. D'habitude, elle dort à cette heure-là !

LÉA — Ça, c'est comme Chantal. Jusqu'à l'âge de deux ans, elle avait le sommeil léger, c'est pas croyable. Un rien la réveillait.

JEAN-PHILIPPE ENFANT (*hurlant*) — Maman ! Maman ! Chantal, elle veut pas jouer avec moi !

YVETTE — Oh, veux-tu te taire ! T'as réveillé ta petite sœur ! Regarde !

LÉA — Chantal, pourquoi tu veux pas jouer avec ton cousin ?

CHANTAL ENFANT — C'est même pas vrai. Je veux bien jouer, mais pas aux billes. Je veux jouer au mistigri.

LÉA — Débrouillez-vous tous les deux.

La conversation des femmes se poursuit autour du landau.

LOUIS — I va te dire ine affaire, Natole. Avec tous les jeunes qui s'en vont à l'usine, bétou ol ara pu persoune à la culture. Persoune veut pu faire le métier de pésan. "Y'a pas d'heure, pas de samedi, pas de dimanche, pas de vacances..."

ANATOLE — Avec les machines, vous avez quand même moins besoin de bras...

LOUIS — Les machines, o fait tout ! On a encore besoin du bonhomme pour mener le tracteur ! Ah, l'avenir est pas belle ! I me demande ce que l'allont encore nous inventer ! Tè... les nouveaux francs ! Ol est encore une belle inventiin ! Cheu, ol est encore pas mal ! Pu moyen de savoir combé qu'o coûte les affaires ! Si ol ét ça le progrès !

PROSPER — C'est quand même pas compliqué : 1 nouveau franc égal 100 anciens francs.

LOUIS — I o sais mais tu m'oteras pas de l'idée qu'ol est quand même pas pratique, à nos âges, de changer de monnaie !

ANATOLE — Si on s'occupait des cartes ?

JULIETTE — Ol est à toi, Louis. Joue donc au lieu de dire dos bêtises.

La partie continue.

LÉON — Alors, c'est décidé, on revend la quatre-chevaux et on achète une Dauphine. Pour la télé, on attendra encore un peu. T'es pas intéressé par une quatre-chevaux, toi. Maurice ? T'as passé le permis, il paraît ?

MAURICE — C'est pas avec ce que je gagne en ce moment que je pourrai te la payer, ton auto. Si tu peux attendre encore un peu, je dis pas...

ODILE — T'es toujours à Oran ?

MAURICE — Oui. Toujours.

ODILE — Alain, mon fiancé, aussi. Il est là-bas depuis deux mots. Dans ses lettres, il parle pas trop des événements...

MAURICE — Il a bien raison, pour ce que c'est drôle d'être là-bas !

ODILE — C'est dangereux ?

MAURICE — Oh, tu sais, pour moi, ça va. C'est pas évident, c'est les patrouilles dans le bled. Y'en a plus d'un qui s'est fait tirer comme un lapin ! Pi tu les vois jamais, ces saprés fellagahs ! Ils sont planqués sur les hauteurs et ils te tirent dessus par surprise. Alors, forcément, quand on en prend un, il passe un mauvais quart d'heure. Mais moi, j'ai pas à me plaindre, à l'infirmerie on est dispensés de patrouille.

LUCIEN — Maurice, faut que tu marques ce point sinon c'est eux qui gagnent !

Maurice joue.

DELPHIN — Eh bé vous avez perdu !

MARIUS — Eh, dites donc, c'est l'heure de la famille Duraton !

Réactions. Tous vont vers le poste de radio sauf les joueurs de cartes qui continuent leur partie.

Noir progressif.

Conteurs et musiciens (18)

Musiques des années 60 : Twist, Yéyé...

Les conteurs dansent le twist !

LE MENEUR DE JEU — Ah, les années 60 ! le twist et les yéyés !

LA MÉMOIRE — Les tourne-disques et les 45 tours, le cinéma dans les écoles...

L'ÉRUDIT — Les nouveaux francs et la contraception...

LA MÉMOIRE — La mini-jupe et les veillées-télé, la "piste aux Étoiles" le mercredi soir !

LE MENEUR — Et mai 68 !

LA MÉMOIRE — Mai 68, en Gâtine ?

LE MENEUR DE JEU — Non, t'as raison. Les gâtinais qui voulaient manifester ont été obligés de s'en aller à Poitiers, parce qu'à Parthenay y'avait pas de pavés !

L'ÉRUDIT — Et au crépuscule d'une décennie fulgurante, l'homme sur la lune ! C'était le 21 juillet 1969.

LE MENEUR DE JEU — Nous sommes le 21 Juillet 1969. Jean-Philippe, le fils de Delphin vient de fêter ses 17 ans. Il a passé la soirée au bal, avec sa bonne amie, Claudine. Il est tard.

Scène 2 : 1969 – La mobylette

• Jean-Philippe, Claudine, Marius, Suzanne.

Marius est en train de regarder la télé (Armstrong sur la lune).

Arrivée d'une mobylette bleue chevauchée par Jean-Philippe et Claudine.

CLAUDINE — Coupe le moteur, tu vas les réveiller.

JEAN-PHILIPPE — Tu me laisses entrer ?

CLAUDINE — Il est tard. J'ai sommeil. Écoute, on se voit demain comme prévu...

JEAN-PHILIPPE — Allez, quoi... À l'heure qu'il est, le père Marius, il doit dormir comme un bienheureux. Je ferai pas de bruit.

CLAUDINE — Bon, on va passer par le café. Leur chambre est de l'autre côté.

Ils entrent.

CLAUDINE — Oh ! C'est toi papa ? Qu'est-ce que tu fais là ?

MARIUS — Et toi ? C'est à cette heure-là que tu rentres !

CLAUDINE — Écoute, papa, je sais. Mais j'ai plus dix ans !

MARIUS — Eh bé on le dirait pas ! Moi qui croyais pouvoir te faire confiance... Ta mère t'a dit de rentrer avant minuit, t'étais d'accord, t'as promis.

CLAUDINE — J'avais pas de montre... Tu crois peut-être qu'au bal je vais passer mon temps à demander l'heure. Tu parles d'un plaisir !

MARIUS — Dis donc, ma petite fille, tu me réponds pas comme ça ! Tu m'entends, tu me réponds pas comme ça ! Ça traîne avec les garçons jusqu'à des heures pas possibles, pendant que ta mère et moi on se fait du mauvais sang à t'attendre !

SUZANNE — Qu'est-ce qui se passe ?

MARIUS — Il se passe que ta fille rentre à trois heures du matin, et accompagnée, s'il vous plaît.

CLAUDINE — J'étais en retard, Jean-Phi m'a proposé de me ramener sur sa mob, c'est tout.

MARIUS — Sur sa mobylette ? Tu sais très bien que je veux pas te voir sur ces engins de mort !

JEAN-PHILIPPE — Je fais pas de vitesse... surtout avec une passagère...

MARIUS — Oh, toi, tu ferais mieux de te taire, parce que moi j'en parle quand je veux à ton père, hein, de ça !

SUZANNE — Marius, c'est pas de sa faute à lui, il l'a juste raccompagnée...

MARIUS — Juste raccompagnée... jusque dans sa chambre, oui ! Viens pas te plaindre... ma pauvre Suzanne, quand ta fille aura un polichinelle dans le tiroir !

JEAN-PHILIPPE — Je vous jure que...

CLAUDINE — Bon, y'en a marre maintenant ! Marre ! Marre ! Moi, j'ai rien le droit de faire dans cette maison. Toutes mes copines, elles sortent comme elles veulent, elles ont une mob... Un de ces jours, je vais me tirer pi vous vous l'aurez cherché ! *(elle sort en direction de sa chambre)*

MARIUS — T'es privée de sortie pendant un mois ! *(Il retourne devant sa télé)*

JEAN-PHILIPPE — Bon bé... bonsoir...

SUZANNE — Tu sais, mon petit Jean-Philippe, c'est pas qu'on a pas confiance en toi. Mais Claudine, elle est encore jeune. C'est un bébé. À son âge, moi, j'avais pas du tout le droit de sortir... Allez, bonne nuit. T'inquiètes pas pour elle : elle finit toujours par obtenir ce qu'elle veut.

JEAN-PHILIPPE — Ça, je sais.

Noir.

Conteurs et musiciens (19)

Musique rock violente.

LA MÉMOIRE — Les années 70 commencent plutôt bien. La jeunesse respire la joie de vivre à pleins poumons, les plus âgés savourent un confort jamais égalé dans le passé.

L'ÉRUDIT — Puis vient la crise. Le "choc pétrolier", comme on dit. La crise, l'inflation galopante, et bientôt le chômage.

LA MÉMOIRE — En Gâtine, la briqueterie, les ateliers de confection, sont les premiers touchés. Bientôt d'autres entreprises connaissent à leur tour des difficultés, des conflits. L'agriculture n'est pas épargnée. Des écoles ferment, des églises, des petits commerces, des cafés...

LE MENEUR DE JEU — Heureusement, ils ne ferment pas tous ! J'en connais un d'ouvert, venez donc avec moi !

Le meneur de jeu se dirige vers le café.

LE MENEUR DE JEU — Dans les communes rurales, on recommence à construire. Les lotissements poussent comme des champignons. La vie associative bat son plein : clubs sportifs, 3^{ème} âge, Foyers de jeunes. Le loisir a sa place, c'est l'époque des premiers plans d'eau et des spectacles de plein air qu'on joue le soir.

Epilogue : Aujourd'hui... et demain (1975-2000)

Scène 22 : 1986 - Sur fond de crise

- Jean-Philippe, Claudine, Richard enfant, Brigitte (enceinte), Delphin, Laurent, buveur 1986.

C'est dimanche, à l'heure de l'apéro. Louis, Delphin, Laurent et Brigitte sont attablés. Jean-Philippe sert à boire à un buveur. Claudine est au bar.

BUVEUR 1986 — Tu veux que je te dise, Delphin ? Le tunnel sous la manche, tu sais ce que ça va nous amener ? Ça va nous amener des moutons de Nouvelle-Zélande, c'est tout ! T'es pas de mon avis ? Tu fais le mouton à présent... J'ai pas raison ? Pi tu crois que l'Europe c'est une bonne chose ? Avec tous les quotas, les MCM, tous les trucs de Bruxelles... Dans mon jeune temps, c'était les pèsans qui nous donnaient à manger... Bientôt, ils seront obligés d'aller manger au Restau du Cœur. (*montrant son verre vide*) D'ici peu, y'aura même plus à boire !

DELPHIN — Oh, tu sais, moi, dans cinq ans je serai en retraite. Et c'est pas Jean-Philippe qui prendra la suite, alors...

LAURENT — Sait-on jamais ? De nos jours, les petits cafés de campagne, eux aussi, ils ont du mal à vivre !

JEAN-PHILIPPE — Quand bien même !

CLAUDINE — De toute façon, pour l'instant ça peut aller, on fait les repas ouvriers, et on est au bord de la nationale alors on a les routiers, la clientèle de passage, les vacanciers l'été. Sans ça...

JEAN-PHILIPPE — Si on avait pas toutes ces charges...

BRIGITTE — T'es ton patron au moins. Moi, est-ce qu'on va me reprendre au magasin après mon congé de maternité ? Rien de moins sûr !

JEAN-PHILIPPE — Te plains pas, ma petite Brigitte ! Ton homme est fonctionnaire. Il a la sécurité de l'emploi. Par les temps qui courent...

LAURENT — Oui, mais alors question salaire...

LOUIS — Ah la la ! Quelle époque qu'on vit ! Mais quelle époque qu'on vit !

RICHARD ENFANT — Dis papy, tu m'en achèteras un jeu électronique ?

DELPHIN — On verra... on verra...

RICHARD ENFANT — Pour mon anniversaire. Tu l'avais dit.

JEAN-PHILIPPE — Richard, arrête d'embêter ton grand-père !

LOUIS — I te l'achèterai, moé, ton jeu électro...

RICHARD ENFANT — Merci Pépé. T'es super !

CLAUDINE — Oh, Pépé Louis, vous le gâtez trop !

LOUIS — Bé ma pauvre drôllère, à qui que tu veux qu'o me serve, mes sous, asture ?... asture que ma pauvre Juliette est partie...

JEAN-PHILIPPE — Allons, Pépé Louis, faut pas penser à ça !

LOUIS — Pi, dame, i serai pas long à la rejoindre. Pi ol ét pas plus mal.

BRIGITTE — T'as 86 ans, t'as encore de belles années devant toi !

DELPHIN — Brigitte a raison, Papa. Souviens-toi ce qui disait ton père : "Louis pi Natole, ol ét de la graine de centenaire !" !

LOUIS — Ol ét vrai bé que l'o disait. Mais quand on voit ce qu'on voit, pi qu'on entend ce qu'on entend... L'aveni est pas belle, mes pauvres enfants ! L'aveni est pas belle !

Conteurs et musiciens (20)

LE MENEUR DE JEU — Assez ! Assez ! Assez de mélancolie ! Assez de lamentations ! Allons, quoi, réveillez-vous ! Musique !

Musique joyeuse "Père Mathieu".

LE MENEUR DE JEU — Allons, les Gâtinais s'en sortent toujours ! Souvenez-vous : 93 à Amailloux, souvenez-vous Tennessus : les murs de cette tour ont près de 600 ans et ils ne s'écrouleront pas de sitôt ! Le préfet Dupin parlant des Gâtinais disait "humeur mélancolique", j'ai une tête de mélancolique, moi ? Il disait "isolé dans sa chaumière" ; isolé à deux heures de Paris ? Isolé quand six communes s'unissent pour vivre ensemble ce spectacle ? Si le Préfet Dupin revenait aujourd'hui, pour sûr, il nous verrait d'un autre œil !

Et puisqu'il faut bien que le siècle s'achève pour qu'on rentre se coucher, imaginons dans trois ans une fin heureuse à notre histoire, heureuse comme une famille qui fête ses centenaires. Quant au siècle prochain, mes amis, il sera ce que vous en ferez !

Scène 23 : 2000 – La fête des centenaires

- Anatole, Louis, Léon. Léa, Brigitte, Richard, Odile, Chantal, Laurent, la bohémienne ...
+ enfants et jeunes + les conteurs, musiciens et tous les autres comédiens !

Toute la famille se retrouve à la ferme, autour d'Anatole et Louis. Dans des cadres, autour de l'aire de jeu, les disparus : Baptiste, Marie, Désiré, Jeanne, Juliette, Marguerite, Prosper, Tonton Guste. Ambiance de fête, retrouvailles, jeux de scène divers.

*On apporte une énorme galette avec cent bougies aux deux centenaires. Les vieillards soufflent.
Alors commence la chanson finale, chantée en chœur (papier en main) en l'honneur de Louis et Anatole.*

Rap du meneur de jeu.

Sur le dernier refrain, arrivent tous les comédiens.

Noir.

Salut.

FIN

*Saint-Germain-de-Longue-Chaume,
mardi 10 décembre 1996,
23 heures.*

*Cerizay,
mercredi 11 décembre,
16h15.*